

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

TROUVER LE TEMPS

mars - avril 2000

35 F

201

Les temps d'une mission

*La fidélité,
une valeur périmée ?*

*Rythmes de la vie
et temps liturgique*

201. 2000

SOMMAIRE

● ÉDITORIAL	
Le comité de rédaction	1
● Les temps d'une mission	
Serge BAQUÉ	3
● La fidélité, une valeur périmée ?	
A. & P. de BOISSIEU	12
● Le temps trouvé... Enfin !	
Pierre DELAHAYE	22
● Le temps jadis tournait en rond	
Jean DEBRUYNNE	32
● Le temps des nouvelles technologies	
Philippe MONOT	34
● Rythmes de la vie et temps liturgique	
Michel SCOUARNEC	41
● SOURCES	
<i>L'incompréhensibilité de Dieu</i> (suite)	50
● UN LIVRE - UN AUTEUR	
<i>Variations sur le corps</i> (Éd. Le Pommier, 1999) de Michel SERRES	57
● EN LIBRAIRIE	
<i>Le huitième sacrement...</i> (J. CHESSERON)	60
<i>Le Dieu des pauvres</i> (C. WIÉNER)	61

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Évangile du Salut.

« **T**rouvez la juste attitude à l'égard des non-chrétiens, tirez parti du temps. » (Col 4,5). Comment vivons-nous aujourd'hui ce conseil missionnaire de Paul aux Colossiens ? Difficilement, reconnaissons-le. Nos agendas se remplissent, nos retards s'accumulent, jusqu'à ces temps de vacances où nous pouvons enfin nous permettre de ne pas faire ce que nous avons prévu ! Partisans de la réduction du temps du travail, nous sommes guettés par le stress ! Entrés dans la "*civilisation des loisirs*", et pour certains dans celui de la "*retraite*", nous n'avons jamais été aussi occupés ! Nous sommes malades du temps, et nos journées s'égrènent avec le sentiment irréparable d'avoir manqué de temps.

Avons-nous au poignet une montre circulaire ? Elle nous rappelle le cycle des jours, des mois et des saisons. Celui que nous avons hérité de nos origines paysannes et que déroule le calendrier liturgique, celui de la répétition et de la patience. Est-ce une montre digitale ? Elle nous assigne à l'éphémère instant présent, celui d'une histoire irréversible, où chaque moment est unique. Nous ne cessons de passer d'un temps à l'autre et c'est cette tension permanente que ce numéro nous invite à creuser.

Trois témoignages illustrent à quel point le rapport au temps est au cœur de nos existences. Au retour d'une mission humanitaire au Rwanda, Serge BAQUÉ montre que la dramatisation du temps est inhérente à l'action d'urgence, au risque de masquer l'indispensable action de développement. Dans leur méditation de couple, Patrick et Anne de BOISSIEU relèvent le caractère paradoxal de la fidélité, qui fait rimer la précarité avec la durée. Enfin, Pierre DELAHAYE, au soir d'une vie bien remplie, nous dit sa joie d'avoir enfin trouvé le temps.

Un poème de Jean DEBRUYNNE ouvre notre méditation. Dans la réflexion qu'il propose, Philippe MONOT nous aide à décrypter cette superposition des temps, entre lesquels s'affole notre sablier intérieur. Il y aurait donc trois temps, le cyclique, le linéaire et celui de

l'horloge, ce dernier ne cessant de s'accélérer. Et l'auteur de nous inviter à en inventer un quatrième, celui du cyberspace. A partir d'un constat identique, le télescopage de nos calendriers, Michel SCOUARNEC appelle à repenser le rapport entre nos rythmes de vie et le temps liturgique.

Est-ce le temps qui s'accélère ? N'est-ce pas plutôt nous-mêmes qui, à force de vouloir "*gagner du temps*", ne le vivons plus que comme "*ce qui manque*" ? Nous devenons ainsi comme celui qui, dans la parabole du semeur, reçoit la semence en des endroits pierreux : « *il n'a pas en lui de racine, il est l'homme d'un moment* » (Mt 13,21).

Michel SERRES (voir la recension de son dernier livre par Nicolas Renard) oppose l'arrogance du verbe à la discrétion du corps. N'y a-t-il pas une tension du même ordre entre l'arrogance du moment et la discrétion du temps ? Comment entreprendre aujourd'hui l'itinéraire de pauvreté auquel Maître ECKART nous convie (voir Sources) ? À trop céder à la pression ambiante, la profondeur de ce qui nous est donné de vivre est évacuée, niée. L'homme pressé peut-il être spirituel ?

Au fil des pages, une urgence apparaît, celle d'oser perdre du temps, en vivant la rencontre. Le veilleur n'est pas avare, car il sait que seul du temps donné gratuitement, du temps d'attente, peut surgir une grâce inattendue, inouïe, celle de toucher à l'éternité. « *Tu dis seulement ces mots fulgurants : Je viens ! J'étonnerai vos patiences !* » (Didier RIMAUD).

Le comité de rédaction.

Prochains dossiers :

- **Foi et souffrance**
- **Croissance et précarité**

Les temps d'une mission

par **Serge BAQUÉ**
prêtre de la Mission de France

Psychologue de formation, Serge BAQUÉ intervient depuis plusieurs années dans des missions humanitaires. Au cœur de l'urgence, des temps pluriels apparaissent dont il nous invite à prendre conscience.

Un temps fréquemment dramatisé

Dès juillet 1994, immédiatement après le génocide, Handicap International/Action Nord Sud* et des dizaines d'autres associations humanitaires apportèrent un soutien à

* L'association Handicap International et son volet pluridisciplinaire Action Nord Sud seront désignés plus simplement par le sigle H.I. dans la suite de l'article.

la communauté rwandaise en organisant des distributions de produits de première nécessité : nourriture, couvertures, bâches plastique, médicaments. Dans ce pays totalement démuni et désorganisé, traumatisé par un génocide ayant provoqué la mort d'un million de personnes et la fuite d'un million d'autres, la rapidité d'intervention de ces associations fut une chance de survie pour beaucoup de Rwandais terriblement fragilisés, comme, par exemple, ces milliers d'enfants sans famille qui s'étaient spontanément regroupés dans des écoles et des bâtiments publics et n'avaient rien à manger.

Parce que la vie est fragile (et la mort irréversible), les interventions des associations humanitaires se réalisent souvent dans un contexte où le facteur temps est "dramatisé". Il ne s'agit pas seulement de faire vite mais de faire "plus vite" : plus vite que la mort avec qui s'engage, matériellement et fantasmatiquement, une course de vitesse (pour ne rien dire de la rivalité entre associations, qui pousse aussi parfois à vouloir faire "plus vite" que tous les autres).

De fait, réduire au maximum les délais entre la prise de conscience d'une détresse et la réponse adéquate sur le terrain est la préoccupation permanente des associations humanitaires "urgentistes", qui ne peuvent fonctionner efficacement qu'en anticipant constamment sur les demandes des bénéficiaires. Mais alors, objets d'une sollicitude qui ne lésine pas sur les moyens (avions, véhicules 4 x 4, téléphones, satellite, etc.) mais jamais "sujets", les victimes finissent par ne plus intéresser que par l'aide qu'on leur apporte. De plus, exclusivement orientés vers le sauvetage d'un maximum de vies, ces dispositifs d'urgence négligent totalement la dimension temporelle dans laquelle s'inscrit pourtant toute situation humaine, y compris de crise. Par exemple, une distribution de vivres ne se préoccupe ni de ce qui est "en amont" (les causes de la famine), ni de ce qu'il faudrait réaliser "en aval" (préparer une future autosuffisance alimentaire).

Dans l'urgence, c'est toujours le présent qui mobilise toutes les énergies car le temps de l'urgence se calque sur celui des besoins corporels vitaux : s'abriter, boire, manger, se

soigner... autant de besoins dont l'être humain ne peut très longtemps différer la satisfaction sous peine de mort.

Un risque réel : la chronicisation du temps de l'urgence

Nul ne conteste qu'un tel "temps" ait sa légitimité. Mais en intervenant très vite, dans l'attitude palliative très médiatisée du "mieux que rien", il arrive aussi que l'on fasse n'importe quoi. Immédiatement après le génocide, une association italienne anime dans les centres d'enfants non accompagnés un dispositif collectif de traitement du traumatisme qui se déroule sur une semaine ! Avec l'illusion d'avoir "guéri du traumatisme" des centaines d'enfants en quelques semaines. Le risque est donc réel de voir étendre la notion d'urgence et ses logiques d'interventions si gratifiantes (car elles opèrent sur le registre de la maîtrise et de la toute puissance) à tous les domaines, y com-

pris ceux qui s'en accommodent le moins comme le domaine psychologique.

Vouloir le plus vite possible régler certaines crises ou traiter certaines souffrances est non seulement une illusion mais aussi un déni de l'humanité de ceux à qui l'on s'adresse.

Un autre risque, et non l'un des moindres, est celui d'une "chronicisation" du temps de l'urgence. Nous avons de nombreux exemples, en France ou à l'étranger, de ces répétitions indéfinies d'aides "en urgence". Ce qui devait être exceptionnel devient habituel et les moyens qui auraient pu être investis pour trouver des solutions à long terme ne servent qu'à maintenir les bénéficiaires dans une situation de survie et de dépendance. De tels risques sont certes inévitables et acceptables en situation de crise extrême. Mais s'il faut combattre les cyniques qui trouvent là justification à leur inaction et leur égoïsme, il faut aussi dénoncer les effets pervers de l'urgence quand elle tend à différer indéfiniment toute action sur les causes et donc à s'installer dans un rapport au temps qui s'auto-entretient (et c'est

aujourd'hui une critique majeure vis-à-vis des interventions humanitaires).

De l'urgence au développement : l'inscription simultanée dans plusieurs temps

Il y a quinze ans, ce débat se polarisait essentiellement autour de l'opposition entre action à court terme et action à long terme, entre associations humanitaires d'urgence et associations engagées dans un travail de développement. Les oppositions ne sont plus aujourd'hui aussi tranchées, sans doute parce que la complexité des situations est mieux intégrée. Par exemple, les grandes associations humanitaires en France, à côté de leurs interventions en urgence, ont toutes entrepris des actions à long terme. Médecins du Monde travaille au Rwanda à la sensibilisation des instituteurs, aux problèmes des enfants de l'après génocide. Médecins Sans Frontières gère un centre d'enfants non accompagnés à Gisény et dans le même temps qu'elle organisait des

distributions de nourriture, Handicap International engageait un travail à long terme dans les domaines de l'agriculture et de l'élevage, de l'appareillage des personnes handicapées et du soutien psychosocial aux personnes vulnérables.

Le débat entre action d'urgence et travail-développement se pose donc aussi maintenant au sein de chaque association elle-même, ce qui me semble constituer un progrès. Il s'agit bien d'un débat : de l'urgence au développement, le passage ne va pas de soi. Le modèle théorique idyllique "une action d'urgence suivie d'un travail de développement à long terme" se heurte à un grand nombre de difficultés, car au-delà de la question des temps différents d'intervention, ce sont deux logiques parfois opposées qui sont à l'œuvre. Dans l'urgence, la réussite d'une action dépend en grande partie de la rapidité de sa mise en œuvre. Cela ne laisse pas le temps de négocier avec les populations concernées et les opérations de secours anticipent sur les demandes des bénéficiaires. Au contraire, le développement est une action qui s'inscrit dans le temps et dont la réussite suppose la

participation active des bénéficiaires et cela, dès la conception des projets. L'urgence, c'est la substitution. Mais dans le développement, la formation et le transfert de savoir-faire sont l'essentiel. Dans l'urgence, tout est gratuit, c'est l'assistanat. Par contre, la participation financière est la règle dans le développement, etc.

La succession chronologique de ces deux types d'action n'est donc simple que dans les structures mentales des bureaucrates et des financeurs ! Pour les opérateurs, comme pour les bénéficiaires, il n'en est pas de même...

De plus, de multiples exemples montrent que ce schéma linéaire correspond de moins en moins aux situations sur le terrain. Les zones ou pays dans lesquels il convient d'agir conjointement et au même moment par des actions d'urgence et de développement se multiplient. En décembre 1996, le retour massif de centaines de milliers de réfugiés de l'ex-Zaïre au Rwanda met à nouveau toutes les associations humanitaires en effervescence. Durant quelques mois, sur une même commune, quelquefois dans un

même centre d'enfants non accompagnés, nous mènerons en parallèle nos activités habituelles orientées vers le développement et l'autonomisation avec des actions d'urgence en direction des enfants réfugiés. Avec les mille et une questions qu'entraîne inévitablement la superposition de ces deux types d'aide. Par exemple, au centre de Ndéra, les enfants présents depuis la fin de la guerre ne mangeaient que la "pâte jaune" (à base de manioc) et les légumes d'un potager qu'ils cultivaient eux-mêmes (H.I. ayant fourni quelques outils et semences contre une somme symbolique). Mais dans ce même centre, les enfants réfugiés nouveaux venus, bénéficiant des mannes de l'urgence, mangeaient copieusement trois fois par jour sans avoir bien sûr à se donner la moindre peine !

En soi, de telles disparités ne sont pas forcément injustifiables (les enfants de retour du Congo étaient dans un état de faiblesse et de malnutrition grave), mais elles ne sont acceptables qu'à condition d'être expliquées, contextualisées et situées dans un projet commun aux uns et aux autres (permettre, à terme, à tous les enfants rwandais de retrouver une

place dans leur pays). Encore faut-il que les différences de traitement ne soient pas trop importantes. Dans le cas contraire, la juxtaposition de ces deux types d'aide dans une même population risque de provoquer des effets exactement inverses à ceux escomptés : désinvestissement des activités de développement par les uns et plus grande difficulté d'intégration dans la communauté pour les autres, rejetés qu'ils sont parce que considérés comme des privilégiés (ce qui peut se comprendre lorsque l'on sait qu'au Rwanda, la majorité des enfants présents dans les centres depuis la fin de la guerre étaient des rescapés du génocide, donc majoritairement des Tutsis, et que les enfants de retour du Congo étaient massivement Hutus).

S'inscrire intelligemment et parfois simultanément dans "plusieurs temps", celui du court terme et celui du long terme, est l'un des défis auquel se trouvent de plus en plus fréquemment confronté nombre d'associations humanitaires. Ce défi n'est pas impossible à relever. Mais sa réussite passe nécessairement par une conflictualisation de ces deux approches, une mise en tension douloureuse mais

féconde qui évite à la fois l'opposition irréductible et la trop immédiate complémentarité entre ces deux logiques. Cela n'est pas seulement vrai pour les interventions hors hexagone. La société française est confrontée aux mêmes défis avec, par exemple, cet équilibre si difficile à trouver entre le traitement social du chômage et une action sur ses causes, l'aide immédiate aux sans domicile et une vraie politique de logement social, etc.

Devant les choix difficiles auxquels ils sont confrontés, il paraît indispensable que les décideurs se préservent des espaces de pensée pour éviter que ne soient systématiquement privilégiées les solutions à court terme et les mesures les plus spectaculaires sous la pression de l'émotionnel, de l'idéologique ou de l'opportunisme politique. Les associations humanitaires (souvent surdimensionnées encore d'un point de vue logistique par rapport à leur capacité de réflexions et d'analyses !) commencent cependant à s'apercevoir que même en situation d'urgence, le temps de la réflexion est du temps non pas perdu mais gagné sur le temps de l'action. Une vraie réflexion a commencé de s'amorcer autour de

ces problématiques aussi bien à l'intérieur des associations humanitaires qu'entre elles-mêmes.**

Le couple "médias-humanitaires" ou les pièges du faire vite et du faire voir

Mais la possibilité pour ces associations de ne pas trop sacrifier à la tyrannie de l'urgence ne dépend pas seulement d'elles. Plus que toute autre entreprise peut-être, l'entreprise humanitaire est dépendante du contexte et des logiques qui prévalent dans les sociétés occidentales. Or, il est peu contestable que nos sociétés ont tendance à privilégier à la fois le court terme (tout et tout de suite) et le spectaculaire (c'est-à-dire l'émotion). Faire vite et faire voir : de ce point de vue le couple "médias/associations humanitaires" est un couple moderne, incontestablement bien assorti, mais qui n'est pas exempt de dérapages,

voire de perversions. Néanmoins tant que les financements, et donc la possibilité d'agir, des associations humanitaires dépendront trop directement des médias (via l'émotion qui est le moteur de la générosité des donateurs privés mais aussi publics), le risque existera que le spectaculaire prenne le pas sur la réflexion et la déontologie. Et moins une association dispose de fonds propres et donc d'un minimum d'indépendance financière, plus le risque pour elle de mener des actions seulement "opportunistes" augmente.

Cela signifie que la balle n'est pas seulement dans le camp des associations humanitaires mais aussi dans celui des citoyens, c'est-à-dire de vous et moi ! Lors du retour massif des réfugiés au Rwanda en 1996, la très forte médiatisation de ce qui était imprudemment avancé comme "la plus grande catastrophe humanitaire de ce siècle" a déclenché un très fort afflux de dons. Mais les associations ne savaient pas comment dépenser cet argent ! Même H.I. eut des difficultés

** Cf. *De l'urgence au développement. Pratiques humanitaires en question*, C. Pirotte et B. Husson Éd Kathala 1997.

pour ne pas céder à cette pression et notre équipe fut fortement sollicitée pour mettre en place des actions d'urgence (dans des domaines où nous n'avions ni compétence, ni expérience et dont l'utilité, sur le terrain, nous paraissait douteuse). Mais il était indispensable d'utiliser de façon visible ces sommes pour que l'association puisse se justifier auprès de ces donateurs. Dans l'ensemble du Rwanda, à cette période, beaucoup d'argent fut inutilement dépensé dans le "cirque humanitaire" (débauches de véhicules et de camions dont certains étaient arrivés par avion-cargo, experts de tout genre venant le temps d'une mission exploratoire et dont les rapports sont restés dans les tiroirs, foisonnement de projets dont bien peu connurent un début de réalisation, etc.). Mais plus grave, cet épisode brouilla considérablement nos relations avec nos partenaires rwandais qui se sentirent envahis, utilisés puis à nouveau lâchés lorsqu'en janvier, la "marée" se retira en laissant le pays avec tous ses problèmes : l'intégration économique, psychologique, sociale et politique de ces centaines de milliers de personnes réfugiées. À l'inverse, un an plus

tard, notre projet psychosocial peinait à trouver des financements. Nous avons dû nous séparer de la plus grande partie de notre équipe alors qu'elle avait acquis une véritable compétence dans le domaine de la réunification des enfants non accompagnés et des médiations thérapeutiques auprès des enfants souffrant de troubles psychiques. Mais comme nous l'a dit une grande organisation des Nations Unies : la question du "traumatisme" n'est plus dans nos plans de financement, nous ne sommes plus en période d'urgence au Rwanda... C'est grâce aux fonds propres d'H.I. que notre équipe, réduite, peut continuer le mieux possible son travail.

Accorder nos temps, pour préserver l'humain dans l'humanitaire

Cette question du temps, ou plutôt des temps, dans le travail avec une association humanitaire, pourrait se décliner sur bien d'autres registres : difficulté pour des raisons

culturelles d'accorder nos manières différentes de vivre le temps (« *Les Européens ont la montre mais les Africains, eux, ont le temps !* » ai-je une fois entendu.) ; difficulté d'ajuster le temps des volontaires (une mission de seulement trois mois peut paraître très longue dans certaines situations !) avec le temps nécessaire pour nouer une alliance avec des partenaires d'une autre histoire et d'une autre culture. Ainsi les Rwandais se plaignent souvent de changer constamment d'interlocuteurs tandis que certains volontaires ont l'impression de "s'éterniser", etc.

De même qu'il y a plusieurs mondes dans le monde, il y a plusieurs temps dans le temps, et pas seulement entre les hommes mais aussi à l'intérieur de chacun d'eux.

Dans ce travail au Rwanda, je me suis souvent senti écartelé entre différents temps : le temps d'expatriation, le temps nécessaire à

tout vrai travail de "reconstruction", le temps imposé par les financeurs pour certains projets, le temps de la création de liens avec des Rwandais, etc. Ces temps non seulement ne concordent pas toujours dans leur mesure objective, mais ils sont aussi éprouvés subjectivement de manière à la fois très différente et fluctuante au cours d'une même mission.

Mais n'est-ce pas finalement une banalité que de découvrir que le temps qui rythme une vie humaine est pluriel ? Que pour être mélodieuse, une vie humaine, comme un morceau de musique, doit savoir accorder harmonieusement des résonances et des rythmes différents ?

Et que, dans toute mission, prendre le temps d'accorder un minimum ses temps à ceux de l'autre est le temps, qui permet à l'humanitaire de rester humain ?

La fidélité, une valeur périmée ?

par Anne & Patrick de BOISSIEU

membres de Galilée

**Mariés et parents de quatre enfants,
Anne et Patrick de BOISSIEU font partie
de l'équipe Mission de France de
Bordeaux. Patrick est cadre en
informatique, Anne est enseignante,
ils se risquent à parler de la fidélité.**

*Oui, vous serez ensemble
jusque dans la silencieuse mémoire de Dieu.
Mais qu'il y ait des espaces dans votre communion,
Et que les vents du ciel dansent entre vous.*

Khalil Gibran

« **E**n faisant alliance, vous n'avez pas choisi la fidélité. » Ce lapsus d'un ami prêtre, lors d'une homélie de mariage, a bien fait rire l'assemblée tant il est évident que fidélité rime avec mariage. Il voulait dire "vous n'avez pas choisi la facilité". Se

marier, faire alliance, être fidèle, en quoi est-ce ne pas choisir la facilité ? Quelles images avons-nous en tête pour penser cela ? Quelles difficultés, quelles exigences se cachent derrière la fidélité ? Comme les couples qui vivent la fidélité ne peuvent tout de même pas tous être "masos", c'est que la fidélité doit pouvoir être porteuse de sens, de bonheur.

De quel lieu parlons-nous pour oser aborder ce sujet ? Nous ne sommes ni sociologues, ni psychologues, ni conseillers conjugaux ni experts en quoi que ce soit dans ce domaine. Nous vous proposons donc quelques questionnements et quelques convictions qui sont pour nous des points d'appui. Nous savons le sujet délicat ou même douloureux pour certains, aussi nous ne voudrions en aucun cas que nos propos puissent apparaître comme une norme ou un jugement vis-à-vis d'autres expériences personnelles. Nous disons cela aujourd'hui, mais pas plus que les autres, nous ne savons de quoi notre propre avenir sera fait...

Nous sommes un couple marié depuis maintenant 26 ans, avec quatre enfants. Aujourd'hui, c'est à la fois beaucoup et peu. Beaucoup, car les statistiques nous disent le

nombre élevé de divorces (39 % des mariages se terminent par un divorce) et souvent leur précocité. Et peu, car avec l'allongement de l'espérance de vie dans notre société, nous pouvons prétendre doubler notre score si Dieu nous prête vie ! Avoir choisi de nous marier, c'est par là même nous être engagés à être fidèles. Cela fait partie du lot ; il n'est qu'à relire l'article 212 du code civil : « *Les époux se doivent mutuellement fidélité, secours, assistance* », ou se reporter à l'échange de nos consentements à l'église : « *je te promets de vivre avec toi dans la vérité, de te demeurer attaché dans les bons et les mauvais jours. De te rester fidèle jusqu'à ce que la mort nous sépare.* »

La fidélité, une contrainte ?

Lorsque l'on parle du mariage et de la fidélité, celle-ci est souvent envisagée comme une contrainte et une contrainte qui s'applique aux corps. Être fidèle (remarquez que ce mot n'a pas de sexe, son orthographe est la même pour l'homme et pour la femme) c'est, dans les

conversations devant la machine à café, ne pas coucher avec un ou une autre. C'est la première dimension de la fidélité, on pourrait dire la fidélité exclusive. La fidélité n'est-elle pas plus largement une "valeur" qui s'applique à toutes les dimensions de la vie ? On n'est pas fidèle comme on est grand ou blonde ; mais on est "fidèle à" quelque chose ou quelqu'un, à un contrat, à un ami, et dans la vie à deux, on est fidèle à l'autre. La deuxième dimension de la fidélité dans le couple est celle de la continuité de la relation, la fidélité temporelle. Ces deux dimensions s'opposent-elles ? Peut-on vouloir et la qualité relationnelle et la durée ? L'enjeu ne serait-il pas plutôt le même, à savoir la reconnaissance de l'autre comme unique ?

Si la fidélité dans l'amour diffère de la fidélité dans l'amitié par bien des aspects, il y a des points communs. En pensant au Petit Prince de Saint-Exupéry et à cette merveilleuse rencontre entre le petit prince et le renard, nous voudrions citer deux choses :

- la responsabilité vis-à-vis de l'autre : « *Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé* » dit le renard au petit prince ;
- l'importance des rites dans la relation : « *Il*

faut des rites. — Qu'est-ce qu'un rite ? dit le petit prince. — C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres, une heure, des autres heures. »

Au fil du temps qui passe, une histoire se fait qui est celle de ma vie, de ta vie et de notre vie commune. Il est possible de regarder le chemin parcouru, de se souvenir des moments de choix, des temps d'hésitation, des balbutiements, des réalisations, des moments de petit ou de grand bonheur, des difficultés et des tensions, des réussites. Au cours de ce temps-là, la relation s'est enrichie de tous ces événements, ils sont comme le lest du bateau : on peut le voir comme un poids mort qui freine mais c'est lui qui permet de se maintenir droit dans les coups de vent ; il permet non seulement de continuer à avancer mais c'est grâce à sa stabilité que le bateau prend de la vitesse. Ainsi en va-t-il de la fidélité, que ce soit la fidélité vis-à-vis de soi-même, vis-à-vis de l'autre, vis-à-vis du projet commun : au fil du temps, elle se transforme en bonheur. Elle n'est pas une contrainte qui me lie, mais la condition qui permet

de récolter les fruits de ce qui a été semé en commun. Elle augmente le plaisir, y compris dans la relation amoureuse et physique ; ce n'est plus seulement le plaisir des corps, mais la joie de jouir à la fois du corps et de tout ce qui a été réalisé en commun. Alors, même si le corps n'a plus vingt ans – il porte les traces de tout ce qu'a été notre vie, un partage en profondeur –, aucune relation passagère ne pourra égaler ce bonheur.

Pour toujours ?

Dans le cas du mariage il s'agit de construire une vie à deux, sans limitation de durée. Cela commence avec des promesses et/ou des rêves et des projets en commun. Mais à ce que nous avons pu vivre ou voir autour de nous, ce sont les projets communs qui, à toute période de la vie d'un couple, le rendent vivant et font qu'il dure. Parmi ceux-ci, nous avons commencé, comme beaucoup (!), avec celui d'avoir des enfants ; projet qui a été au cœur de notre vie de couple, même si la vie conjugale ne se réduit pas à être des parents.

Donner naissance à des enfants, partager la responsabilité de leur éducation, c'est une œuvre commune unique en son genre ! Pour choisir d'avoir quatre enfants, sans doute fallait-il une certaine dose d'inconscience mais aussi le désir profond de donner une place importante à la vie familiale. Et à l'âge où les enfants quittent la maison, nous sentons bien que d'autres projets sont à vivre ensemble et nous ne manquons pas d'idées ! La fidélité n'est possible que tournée vers l'avenir ; c'est alors que la parole donnée est vivante.

Qu'avions-nous au départ dans nos bagages ? Pas grand chose, quelques mois de fiançailles, même pas un temps de vie commune ! D'ailleurs, quand on a l'occasion de raconter notre rencontre à des jeunes, ils sont vraiment surpris. Mystère de la rencontre amoureuse : parce que c'était elle, parce que c'était lui. Intuition ? Certitude ? Sur quoi cela était-il fondé ? Comment cela pouvait-il se justifier ? Nous ne le savons toujours pas. Nous sommes-nous fait de grandes promesses, avons-nous échafaudé de grands projets ? Nous ne nous en souvenons pas. Il devait y avoir le désir de vivre l'un avec l'autre, l'un par l'autre.

En relisant la prière que nous avons dite avant d'échanger nos consentements, nous retrouvons la trace de ce qui fondait notre engagement : une vie que nous avons reçue par les autres, un amour qui est plus grand que nous et qui nous est donné, un amour qui ne doit pas nous enfermer sur nous-mêmes mais nous ouvrir au partage et à la communion ; cela tenait en quelques lignes. Nous restons étonnés de l'audace que l'on peut avoir pour se lancer avec si peu dans une aventure qui engage nos vies entières et entièrement. Mais nous reconnaissons aujourd'hui que ces quelques éléments ont toujours été essentiels et qu'ils ont servi de guide ou de soubassement à tout notre itinéraire.

La fidélité dans le couple, une valeur périmée ?

D'une certaine façon, autrefois, la question ne se posait pas. On ne divorçait pas. C'était comme ça. D'où cette image souvent négative de la fidélité : fidélité subie, vécue de

façon passive, peu épanouissante, et parfois aliénante...

Dans ou hors mariage, la fidélité aujourd'hui fait problème, mais est-ce pour autant qu'elle n'est pas souhaitée ? La question est peut-être davantage du côté de la capacité à se donner les moyens de la durée. D'autres valeurs sont mises en avant par la culture moderne telles que l'authenticité, le développement personnel, la vérité des sentiments. On a tendance à opposer sincérité et fidélité au lieu de chercher leur articulation.

Un signe que la question est toujours d'actualité : en novembre dernier, à la Une du journal de la Caisse d'Allocations Familiales de Gironde : "Les couples qui tiennent bon !". C'était le titre du dossier du mois, avec en introduction : « *À l'heure où un couple sur trois se sépare – un sur deux à Paris – les couples qui gardent le cap suscitent envie et admiration. Y aurait-il une recette miracle pour faire durer un couple ? Que faire pour que l'amour rime avec toujours ?* » Les sous-titres indiquent les pistes à suivre : Sortir du rêve, Préserver son jardin secret, Vive les projets, Plier sans rompre,

Choisir la fidélité active... Suit un "petit dico à l'usage des couples" pour mieux dialoguer, mettant en évidence qu'hommes et femmes ne parlent pas toujours la même langue. Car s'il n'y a pas de recette miracle, il y a un apprentissage de la vie à deux et il importe de savoir reconnaître ce qui peut faire obstacle à la communication et ce qui, au contraire, fait vivre le lien.

Or il est une évidence : la durée possible de la vie à deux augmente avec l'allongement de l'espérance de vie. Pour exemple, un article récent de *Sud-Ouest* qui titrait : "Une très longue histoire d'amour" à propos d'un couple qui vient de fêter ses 70 ans de mariage ! Certes, ce n'est pas encore fréquent (sinon ça ne mériterait pas d'être relaté dans le journal), mais c'est possible. À la question du journaliste « *Quel est le secret ?* », la réponse de la femme est la suivante : « *Il faut être prêt à faire des concessions. Autrefois, on se supportait mieux qu'aujourd'hui où on remet tout en cause à la moindre dispute.* »

Faire des concessions. Derrière ces quelques mots très simples, est exprimée une dimension essentielle de l'amour, celle de

l'épreuve de la différence et à travers elle, de l'altérité. C'est dans la durée que peut se faire la rencontre réelle de l'autre réel, celle qui dépasse l'idéalisation de l'autre ou du couple. Dominique Bourdin le rappelait dans son article "Vivre à deux" (LAC n°185, p. 37) : « *Peut-être faut-il alors se rappeler que l'on tombe toujours amoureux d'une image de l'autre.* » La dynamique de l'amour est dans cet accueil inconditionnel de l'autre, vécu dans la réciprocité. Et ce n'est pas facile tous les jours ! Aussi, au-delà de faire des concessions, pour que le couple résiste aux tempêtes, il importe de prendre les moyens de faire vivre ce lien, de le refonder périodiquement ; l'histoire d'un couple n'est pas lisse, elle passe par des phases différentes, elle est faite de décalages et de réajustements, ce qui nécessite, entre autres, d'apprendre à pardonner. Ainsi au fil des ans, on avance vers une plus grande vérité de la relation. Mais « *ni le désir, ni le sentiment, ni la raison, ni la volonté ne suffisent à fonder le lien conjugal. Tous ces ressorts sans exception, chacun à sa manière, connaîtront des défaillances, des ambivalences, des passages à vide. C'est précisément*

lors de ces passages à vide que le lien est en péril, là que se joue son sort. C'est l'heure du pas de la foi ». ¹ Comme la foi en Dieu, la foi conjugale peut passer par des nuits et ressortir plus forte de ces épreuves.

Le mariage a-t-il fait son temps ?

C'est pour faire écho au titre du livre de Jean-Marie Ploux *Le christianisme a-t-il fait son temps ?* que nous reprenons la même expression. La fidélité dans le couple n'est pas l'exclusivité du mariage, heureusement ! Mais à l'inverse, qui dit mariage dit promesse de fidélité.

Dans son rapport annuel, l'Institut national d'études démographiques fait le constat que le mariage a cessé d'être l'acte fondateur du couple : Sur dix couples mariés, neuf vivaient déjà ensemble auparavant. Marginales dans les années 60, la part des naissances hors mariage ne cesse d'augmenter ; elle est passée de 6% en 1967 à 40 % en

1997. Alors, si le mariage aujourd'hui ne marque plus le début de la vie commune, que change-t-il ?

Nous restons persuadés que le fait de passer devant Monsieur le Maire n'est pas un acte anodin, qu'il situe le couple dans la société et participe à la construction de fondations solides. Il fait passer la relation du couple d'une dimension privée à une dimension sociale. La promesse de fidélité à accueillir un avenir commun est un acte de parole fort, même si son expression aujourd'hui est le plus souvent très pauvre. Il y aurait beaucoup à inventer dans nos mairies pour remédier à cela. Faire alliance, officiellement, c'est s'engager à affronter ensemble les combats de la vie dont on ne sait pas ce qu'ils seront, c'est dire devant témoins qu'on s'embarque ensemble, quoi qu'il arrive. Un engagement solennel, radical, qui fait sa grandeur. C'est inscrire son couple dans un au-delà de lui-même. « *Se marier, c'est ne pas compter que sur ses propres forces. C'est prononcer une parole*

1. Xavier LACROIX - *Les mirages de l'amour* - Bayard Éditions - 1997 - p. 227.

qui implique davantage que l'intersubjectivité des époux, ne serait-ce que parce qu'elle a des effets juridiques. Par ailleurs, l'acceptation d'une ritualité signifie l'entrée dans une forme, c'est-à-dire la reconnaissance que l'alliance n'est pas seulement union des cœurs mais intégration de règles. Reconnaissance que nous ne sommes pas à l'origine absolue de ce que nous vivons. Autrement dit, que nous n'en sommes pas les seuls sujets. »² Il nous semble que la "crise" du mariage s'inscrit dans une remise en question plus large des institutions, particulièrement chez « les jeunes [qui] n'investissent pas l'espace public comme ont pu le faire les générations précédentes, il y a quelques décennies » comme l'écrivait Philippe Lyet dans le dernier numéro de la LAC (n°200, p. 29). À regarder les formes d'engagement social vécues aujourd'hui, surtout par les jeunes, on comprend mieux comment le mariage perd de son évidence comme manière de vivre en couple et d'inscrire celui-ci dans la société.

2. Xavier LACROIX - op. cit. - p. 230.

Pas seul sur son nuage

Qu'il y ait mariage ou non, le couple n'est pas fermé sur lui-même. Par les relations personnelles de l'un et de l'autre, amis, collègues de travail, il est en relation avec le monde extérieur. Il est perçu par son entourage comme une entité unique, ayant une personnalité ou une couleur particulière. Il tient une place qui lui est propre.

La vie d'un couple est rythmée d'événements familiaux et d'événements extérieurs. Temps du couple sans enfant, temps des enfants jeunes, temps de l'adolescence puis du départ des enfants, temps des petits-enfants. La vie professionnelle peut aussi marquer de ses propres rythmes, investissements plus ou moins importants, déplacements, ruptures... Dans ce parcours dont on connaît les difficultés : comment concilier vie familiale et vie professionnelle, comment trouver du temps à soi, comment participer à la vie locale... Il faut que chacun trouve son équilibre, puisse goûter aux joies de la vie familiale, aux réus-

sites de la vie professionnelle, aux satisfactions des engagements associatifs. Il n'est pas possible de tout tenir en permanence. Il faut éviter l'écueil de l'un qui cumule toutes les satisfactions extérieures, pendant que l'autre se sacrifie pour toutes les corvées.

Dans cet exercice de construction permanente, pour assumer les choix communs, il y a un besoin de dialoguer, mais aussi d'échanger avec d'autres couples, ce qui offre d'autres références que les siennes propres pour pouvoir trouver un chemin qui soit à la fois celui du couple et celui de chacun.

Question annexe à propos de mariage et diaconat

Dans ce chemin tracé au fil des ans par un couple, dans cette égalité entre époux qui ne veut pas nier la différence – ce qui serait absurde – mais la vivre dans une reconnaissance mutuelle, comment envisager l'appel au diaconat exclusivement de l'homme ? Comment le diaconat peut-il s'inscrire dans la fi-

délité du couple à son projet initial ? N'y a-t-il pas le risque de créer un clivage entre l'homme et la femme, d'introduire une coupure dans l'unité du couple ? Comment cette élection d'un seul peut-elle être vécue à deux, dans une complémentarité qui ne soit pas de subordination, qui ne renvoie pas au modèle traditionnel du couple qui infériorise la femme ? Comment empêcher que le diaconat ne rétablisse une insoutenable hiérarchie dans le couple, mettant la femme au deuxième rang, celui d'"épouse de diacre" ?

À partir de notre expérience du mariage, à partir de ce que nous voyons de la vie des couples qui nous entourent, parce que des amis ont été ordonnés diacres et que d'autres sont interpellés pour le diaconat, ces questions nous taraudent.

Faire alliance

Avec le mot alliance que nous avons utilisé dès le début de cet article, résonne pour nous le récit de l'alliance de Dieu avec son peuple, telle que la Bible le raconte. Dieu est

un Dieu fidèle, c'est le Dieu de la promesse. Nous ne pouvons ici qu'évoquer l'appel d'Abraham, l'alliance conclue avec Moïse au Sinaï, l'alliance nouvelle conclue au temps de Jérémie après que le peuple ait rompu l'alliance : « *Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël... je mettrai ma loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur.* » Cette alliance est pour aller jusqu'à la fin des temps.

Ces promesses de l'Ancien Testament sont accomplies en Jésus le Christ, comme nous le dit Saint Paul. Les Évangiles, à travers les récits de la vie de Jésus, nous apprennent à vivre et à aimer à sa suite. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie comme Jésus l'a fait. Comment ne pas faire référence à l'hymne à la charité de l'épître de Paul aux Corinthiens, épître d'ailleurs si souvent lue à des célébrations de mariage ?

Cette fidélité de Dieu, nous le croyons, est la source de la nôtre. Avoir reçu l'un de l'autre le sacrement de mariage, c'est avoir célébré en Église notre amour, c'est avoir signifié cette inscription de Dieu dans notre

vie commune. En vivre aujourd'hui, c'est témoigner que cette relation du don de nos vies l'un à l'autre trouve dans l'amour de Dieu sa source et sa force. Notre amour, qui est désir et affection, qui est union de nos corps et de nos vies, a besoin de se laisser convertir pour se recevoir de Dieu, pour que nous nous aimions l'un l'autre à la suite de Jésus, de la manière dont il nous a révélé ce qu'aimer veut dire. Le mariage nous le vivons aussi, à l'inverse, comme le meilleur signe tout à la fois de notre incomplétude à chacun et de l'altérité de Dieu, tout à la fois si proche et toujours autre.

Sans prétendre conclure, tellement est vaste la question, terminons en soulignant combien la fidélité dans le couple est une expérience paradoxale : elle est fragile, précaire, alors que par nature elle s'inscrit dans la durée ; elle est toujours en devenir alors qu'elle sous-entend la stabilité. Elle nous rend libres alors même qu'elle nous lie à l'autre. Et c'est dans cette relation de liberté avec l'autre que nous advenons à nous-mêmes.

Le temps trouvé... Enfin !

par **Pierre DELAHAYE**

prêtre de la Mission de France

**Parisien d'origine,
Pierre a vécu en monde rural
et urbain, en France et en Afrique.
Il a choisi de prendre sa retraite
dans une cité d'Évry. Nous lui avons
demandé ce que devient pour lui
le temps dans le changement
de son existence ?**

Le comité de rédaction de la *Lettre aux Communautés* me proposait pour titre à ces quelques lignes : "Le temps... perdu ?", ce temps dont on dit à juste titre qu'il ne se rattrape jamais. Ne l'ayant jamais moi-même rattrapé, je ne voyais pas très bien ce que je pouvais en dire.

C'est pourquoi, arrivé au stade de la retraite, j'ai préféré parler du temps enfin trou-

vé, celui dont on a pu rêver à un moment ou à un autre de notre vie active, cette vie où les agendas "complets" en permanence ne laissaient guère la place à la fantaisie ou à la gratuité, au choix, à la liberté. Qui de nous n'a pas souffert de ne pouvoir consacrer du temps, plus de temps à l'écoute, à la lecture, au sommeil, à la détente ? Alors, pour que mon propos soit plus intelligible au lecteur, je dois d'abord dire d'où je parle. Après un long périple de 54 ans débuté en Charente, où je suis resté dix-huit ans, puis en Afrique, quinze ans, puis deux ans à Fontenay, sept ou huit ans à Pontigny et quatre ans en Lot-et-Garonne, j'ai fini par atterrir en banlieue parisienne, dans l'un de ces lieux où se croisent tous les grands problèmes de la société : chômage, délinquance, violences, suicides, difficile intégration des populations immigrées, etc., lesquels, faisant partie des priorités de la mission, m'interpellaient depuis longtemps.

Ici, à Évry ville nouvelle, je vis en HLM, au sein d'un quartier catalogué à haut risque, mais pas plus que bien d'autres. Je fais partie de l'équipe pastorale du secteur (80 000 habi-

tants, dont 12 000 dans mon quartier) avec, comme pour tous les prêtres du diocèse, un mandat de six ans qui s'achève en l'an 2000.

L'équipe pastorale a toujours respecté les conditions de ma présence dont la priorité est le partage de la vie des gens. Je ne suis donc pas chargé des tâches pastorales classiques, même si je rends volontiers quelques services. Cela dit, j'ai maintenant le temps de m'inscrire dans ce qui fait la vie du quartier : Association de locataires, Association des habitants d'ÉVRY, Secours populaire, comité de médiation entre les responsables du collège et les parents d'enfants difficiles. Ma présence a été voulue par un père musulman, non en tant que parent d'élève mais comme personne relais dans le quartier. Dans ce contexte, que dire du temps enfin trouvé ?

Le temps de l'épreuve

Je n'ai pas besoin de remonter bien loin en arrière, pour citer des moments et des situations auxquelles j'ai pu consacrer du temps

sans être bousculé ni obligé de courir après d'autres rendez-vous, tels qu'un baptême ou un mariage à célébrer, une réunion à honorer. Entre fin octobre et le 15 novembre, des événements très graves se sont produits dans le quartier : une jeune zaïroise de 16 ans, n'acceptant plus l'autorité paternelle, s'est suicidée à la suite d'une vigoureuse réprimande faite en public et accompagnée de coups. Il s'agissait de voisins que je connais et auprès desquels il a fallu passer beaucoup de temps, car, comme en Afrique, on veille toute la nuit jusqu'après l'enterrement. Il a fallu les aider à trouver une salle pour les veillées de plus de 100 personnes, être disponible. Il a fallu préparer la cérémonie avec des adultes et des jeunes profondément traumatisés. Une célébration au cours de laquelle le temps ne devait pas compter et qui fut un grand moment d'émotion et de ferveur, rassemblant des chrétiens, des incroyants, des musulmans, des représentants de l'éducation nationale, de très nombreux jeunes du collège et du lycée. Participation intense de l'assemblée. Malheureusement, quelques jours auparavant, un autre zaïrois de la cité voisine de la "Grande Borne"

avait été assassiné par un de ses camarades au cours d'une dispute stupide. Certains adultes, qui participaient à la célébration dont je viens de parler, m'ont demandé d'animer également les funérailles de ce jeune, car une grande partie avait été célébrée dans la langue que j'ai apprise au Zaïre. Là encore, j'ai dû passer du temps et donner la priorité à cet événement dont on ne peut décrire le traumatisme et la douleur ressentie par la famille.

Dans la même période, une jeune femme musulmane a été trouvée morte, assassinée dans sa chambre, sans que ce crime soit explicable. Une autre jeune fille au chômage, à bout de ressources parce que son ancien patron ne lui versait pas ce qui lui était dû, a fait une deuxième tentative de suicide. J'ai été appelé auprès d'elle et j'ai dû l'écouter longuement et chercher, avec d'autres personnes, les moyens de lui venir en aide et de lui redonner un peu de courage et d'espoir. Lorsqu'on peut ainsi prendre le temps d'écouter, on découvre des cheminements incroyables de souffrances physiques et surtout morales, remontant très loin dans l'existence. Inutile de dire que ce

temps passé à partager à écouter, à prier l'événement, est terriblement éprouvant et qu'ensuite je me retrouve complètement K.O.

Le temps de la rencontre

Heureusement, des drames de ce genre sont compensés, si je puis dire, par de nombreux moments plus gratifiants. Par exemple, maintenant que je connais un peu de monde et que je suis repéré à partir de ma participation à la vie du quartier, je suis obligé, lorsque je sors pour une réunion ou toute autre activité précise à laquelle il faut être à l'heure, de compter 10 à 15 minutes supplémentaires de trajet pour pouvoir m'arrêter et bavarder un peu avec les personnes rencontrées. Comme je suis né avec une pendule dans le ventre, je ne supporte pas d'arriver en retard et, jadis, je n'aurais pas pris le temps de m'arrêter. J'aurais fait un petit salut rapide ou feint d'ignorer la personne rencontrée. Il m'arrive souvent de rencontrer des gens que je ne connais pas ou mal, qui me saluent par mon nom et s'arrêtent pour discuter un moment. Et

alors je les écoute, en me creusant la cervelle pour arriver à les identifier, sans pouvoir toujours y arriver.

Dans mon engagement au Secours Populaire, je fais surtout l'accueil des personnes en situation de précarité, qui viennent demander quelque secours alimentaire. Il est nécessaire pour cela, qu'elles s'inscrivent en fournissant des renseignements fiables sur leurs ressources et sur leurs charges. C'est l'occasion de dialoguer, parfois très longuement, même s'il n'est pas possible de répondre à leur attente, telle par exemple, cette femme algérienne qu'il n'était pas possible de satisfaire, mais que j'ai interrogée sur sa famille restée au pays. Elle est repartie en me remerciant chaleureusement d'avoir pu parler et d'avoir été écoutée. Mais il m'est parfois difficile, les vieux démons chronométriques n'étant pas morts, d'écouter avec toute l'attention requise lorsque je sais que d'autres attendent et que l'heure tourne.

Et puis, il y a ma voisine de palier, ouvrière en retraite, qui a élevé 9 enfants. Son aspirateur étant en panne, elle n'a pas actuel-

lement les moyens d'en acheter un autre. Alors, périodiquement, elle m'emprunte le mien ; elle a mes clés, j'ai les siennes. Quand je m'absente, elle relève mon courrier – les boîtes aux lettres étant toutes défoncées – et lorsque je reviens, ou en d'autres circonstances, elle est heureuse de pouvoir parler. Comme elle a la parole facile et beaucoup de choses à raconter, il me faut parfois un peu de patience et de temps pour être attentif à ce qu'elle raconte. Quand elle entreprend de parler des voisins du dessus, une famille marocaine dont elle supporte mal le bruit, elle est intarissable et par trois fois déjà, j'ai dû jouer les médiateurs. À cela on m'a gentiment répondu : "Que voulez-vous on est comme cela, on ne nous changera pas !" On mesure alors la difficulté qu'il peut y avoir à faire coexister dans un même espace, des gens qui ne peuvent vivre dans le bruit et d'autres qui ne peuvent vivre sans bruit.

Quant au temps du Ramadan, il est un moment privilégié pour le contact le soir, lors de la rupture du jeûne où une visite dans une famille ne peut être faite en coup de vent. Il

faut avoir décidé de prendre le temps et de partager "le vivre et la joie".

La vie de quartier m'amène aussi à participer à des réunions très variées, organisées par la mairie, les services sociaux ou le centre social sur les problèmes de sécurité et de prévention. De même, je suis sollicité par les journalistes quand il se passe quelque chose d'important dans le quartier, ce qui ne veut pas dire que je sois toujours satisfait de ce qu'ils font de nos échanges.

Ma présence dans ce quartier réputé chaud a fini par intriguer le préfet de l'Essonne, qui en a parlé à un vicaire général en exprimant le désir de faire ma connaissance. Je l'ai donc invité à dîner, ce qu'il a accepté de grand cœur et il est arrivé les bras chargés de bonnes bouteilles, preuve évidente de la sollicitude de Dieu pour les petits. J'en ai profité pour lui présenter la situation d'un jeune guadeloupéen qui ne pouvait obtenir sa carte d'identité, parce qu'il ne pouvait justifier qu'il était bien celui qui figurait sur le livret de famille de ses parents. Le préfet a déclaré publiquement quel-

ques jours plus tard, après avoir cité ce cas, que nous avons une administration qui marche sur la tête. Quelque temps plus tard, il me confiait le projet de "contrat local de sécurité" pour que je lui donne mes réactions. Le devoir de réserve auquel m'oblige la confiance qui m'est ainsi faite m'empêche d'en dire davantage.

Témoin d'une présence

Je ne sais, pour autant, s'il est perceptible au lecteur que je vis là pleinement ma vie de prêtre. En effet, si je n'étais pas prêtre, je n'aurais sûrement pas choisi d'être là. La Mission étant mon unique motivation, je ne pourrais mieux la résumer qu'en reprenant une définition de Pierre Foy, un de mes premiers compagnons d'équipe : **un présent, témoin d'une Présence**. C'est en témoin, certes imparfait, de cette Présence que j'essaie de vivre tout ce que je viens de décrire très succinctement. C'est cette Présence invisible qui me fait vivre, convaincu que je suis depuis longtemps que, là où le Seigneur est rendu présent, il ne reste pas inactif. Lui seul ouvre les

cœurs et se manifeste à travers tout le positif vécu au quotidien par des frères et des sœurs, dont le lien avec Lui ne saute pas aux yeux. Dans ce quartier de 12 000 habitants, j'ai recensé une dizaine de pratiquants. Je sais qu'il y en a davantage, car des chrétiens de différents horizons, notamment des Asiatiques, se retrouvent régulièrement à Paris ou ailleurs, au sein de leur communauté d'origine.

Cela pour dire qu'aucun lieu de culte n'étant implanté dans le quartier, je n'ai pas de repère par rapport à une communauté chrétienne. Ceci me manque parfois car, là aussi, j'aurais actuellement du temps à y consacrer... mais, depuis le séminaire à Lisieux, nous avons été pétris de la mystique de l'enfouissement rédempteur, et je continue à en vivre, même si, sans tomber d'un extrême à l'autre, je comprends que les jeunes d'aujourd'hui aient besoin d'une expression plus visible de la mission.

Ce que je vis est soutenu par la prière, à laquelle je consacre du temps, mais aussi par quelques activités plus spécifiquement ecclé-

siales, tel le catéchuménat, qui ne cesse de m'étonner et me donne à voir à quel point les voies du Seigneur passent de plus en plus, semble-t-il, par d'autres chemins que par ceux de l'Église établie. Là aussi, je trouve le temps de faire passer cette activité en priorité, car elle entre de plain-pied dans l'orbite d'un champ missionnaire essentiel. Les catéchumènes, qui aujourd'hui viennent de partout : milieux sociaux divers, origines ethniques variées, familles hostiles, indifférentes ou ayant complètement laissé tomber toute appartenance religieuse, tous me remplissent d'admiration. Non seulement, ils sont à l'aise ensemble, de la femme de service au lieutenant-colonel, mais leur chaleur fraternelle et la simplicité avec laquelle ils font part de leur recherche, sont pour moi un profond réconfort. Et si, bien souvent, la préparation des rencontres me donne du souci et parfois la tentation de laisser tomber, je ressors des réunions réconforté et plein d'action de grâce. Là encore, le temps passé par moi et par ceux et celles qui les accompagnent est gage de fécondité. L'essentiel est de ne plus être contraint de vivre contre la montre,

comme le sont tous ceux dont la charge est trop lourde.

J'ai aussi quelques activités culturelles, en prenant en charge de temps à autre des messes dominicales et en répondant, comme je le peux, aux sollicitations des communautés religieuses de la ville. Des communautés de plus en plus inquiètes et qui s'accrochent aux vieux prêtres, car elles réalisent qu'elles ne pourront pas avoir indéfiniment leur messe quotidienne.

Dans mon quartier vit justement, depuis une quinzaine d'années, une petite communauté de religieuses de Marie Auxiliatrice. Elles sont bien implantées (alphabétisation, aumônerie du second cycle, présence au sein du centre commercial). J'ai le plaisir de les retrouver, deux fois par semaine, pour l'eucharistie et le partage de la vie et de la parole. Il en est de même d'un relais paroissial, dans un autre quartier, où, de temps en temps, je célèbre avec une vingtaine de personnes en semaine.

C'est très décontracté et riche en échanges. J'assure également l'aumônerie d'un

groupe de MCR (mouvement chrétien des retraités) d'une trentaine de personnes, heureuses de se retrouver et très bien soutenues par une équipe fidèle et dynamique.

En revanche, je ne suis pas souvent volontaire pour célébrer à la cathédrale qui, le dimanche, fait le plein d'une population multiculturelle... mais je suis plus à l'aise dans l'une ou l'autre des anciennes églises de village de la ville nouvelle. Et je préfère les célébrations du samedi soir, car ainsi je suis libre le dimanche matin pour participer à la vie du quartier.

Suis-je prêtre dans tout cela ? La question est essentielle mais j'avoue que je ne me la pose que très rarement.

Et la carcasse, que dit-elle ?

Heureusement, et j'en apprécie la chance, ma "carcasse" fonctionne encore pas trop mal mais je lui consacre tout de même un peu de temps, pour garder la forme le plus possible : gymnastique tous les matins, marche à

pied pour tous mes déplacements en ville. J'y suis fortement aidé par l'impossibilité de stationner au centre et, trop souvent, l'obligation de monter à pied mes six étages. J'ai un régime alimentaire de spartiate, auquel je ne déroge que lorsque je suis invité ou que j'invite, rassurez-vous ! J'ai, en outre, conservé l'habitude de me lever et de me coucher à des heures régulières, car, même quand j'ai des réunions le soir, si c'est moi qui anime, elles se terminent à 22 heures ; et si elles s'éternissent, je quitte avant la fin.

Quant à la "caboche", elle ne fonctionne plus aussi bien que les jambes, hélas ! Un rien, la fatigue et les trous de mémoire me font prendre conscience qu'elle n'a plus 20 ans. Par exemple, je m'initie à l'informatique, histoire de vivre avec mon temps, mais celui que j'y passe m'épuise littéralement et, comme j'oublie vite ce que j'ai appris, je suis souvent en panne. Heureusement que l'équipe MDF à laquelle j'appartiens ne manque pas de compétences en ce domaine et vient à mon secours. De cette équipe je n'ai pas parlé car, si je ne trouvais pas le temps d'y prendre part, ma pré-

sence ici perdrait une grande partie de son sens. Elle est un lieu de réflexion et de partage privilégié, en dépit de sa croissance rapide...

Malgré mes déficiences de matière grise, j'essaie de continuer à m'informer. Même si j'en oublie au moins la moitié, je lis surtout des revues comme "Croire aujourd'hui", "L'actualité des religions", Amnesty international, et même la LAC ainsi que La Croix et d'autres quotidiens d'information. Je lis peu de livres car, malheureusement, si je m'assois pour lire, je m'endors. Il m'arrive aussi de réfléchir au chemin parcouru, aux erreurs commises jadis, dans notre hâte à mettre en pratique les orientations du Concile, mais aussi, de rester perplexe face à ce qui me parait actuellement un inquiétant retour en arrière. Je trouve également le temps de réfléchir à celui qui me reste à vivre, à évaluer en fonction de mes forces actuelles quel peut en être le meilleur emploi.

Après 54 ans de ministère et 77 printemps, je suis heureux de pouvoir me dire en toute vérité que, si c'était à refaire, je le refe-

rais, mais je crains de ne plus en trouver... le temps ! Quand je vois à quelle allure notre corps s'amenuise et combien de copains de mon âge ou plus jeunes sont déjà partis, je ne puis m'empêcher chaque jour de penser au terme normal de mon parcours. Certes, je ne suis pas pressé, mais j'aimerais bien que le jour où le Seigneur me fera signe, Il prenne le temps, Lui aussi, de frapper à la porte avant d'entrer.

Et pour terminer ce banal parcours d'un prêtre ordinaire, je veux signaler, pour en valider le label aux yeux de certains, que j'ai aussi travaillé de mes mains. Je m'y suis même mis au temps où c'était interdit, d'abord dans un atelier de menuiserie à Angoulême, où nous n'étions pas dix ouvriers. Le syndicalisme n'y avait pas cours ; je n'ai donc pas eu d'engagement en ce domaine, pas plus qu'en politique, sinon par mon bulletin de vote encore timide (je n'étais même pas au PC !). Ensuite, j'ai passé un CAP de plomberie, avant de partir en Afrique où j'ai enseigné la gestion aux petites entreprises, ce que je n'avais pas appris...

Je n'oublie pas non plus la famille et les amis, auxquels je peux consacrer plus de temps qu'avant. Ma famille n'est pas trop dispersée et les relations sont plus faciles que jadis. Les amis, j'en ai un peu partout en France et hors de France, et j'apprécie de pouvoir prendre le temps d'aller les voir. En 2000, ce seront les îles de la Réunion et Maurice... si le temps m'en est encore donné !

Ma conclusion, je l'emprunte à un prêtre du diocèse qui vient de nous quitter et qui eut ici une grande influence. Il disait avant de mourir : *« L'amour de Dieu nous vient par l'amour que les autres ont pour nous. L'amour de Dieu pour les autres leur arrive*

par l'amour que nous avons pour eux. C'est ça la communion des saints. »

J'y ajouterai ce texte de Cécile Bigot, fondatrice de la banque alimentaire :
*« Évangéliser, c'est d'abord être habité par une présence, être porteur de cette présence partout où nous sommes. Quand nous aimons Jésus profondément, alors Il se donne à ceux que nous approchons. L'annonce de l'évangile se fait par l'apôtre qui est gagné par l'amour de Dieu et des autres. **Le Seigneur n'a pas besoin de nos forces. Il a besoin de notre faiblesse entre ses mains. Il a besoin d'instruments dociles à son Esprit.** Après sa résurrection, le Seigneur n'a posé à Pierre qu'une question : M'AIMES-TU ? »*



Le temps jadis tournait en rond

par **Jean DEBRUYNE**
prêtre de la Mission de France

Le temps jadis tournait en rond
autour de ses cadrans solaires
ronde des jours et des saisons
du soleil autour de la terre.

La liturgie tournait en cycle
suivant les tracés de l'ordo
les saints tournaient dans l'hémicycle
le temps de vous tourner le dos.

Pour sonner matines en son temps
un moine inventa une horloge
tournant tout autour d'un cadran
en haut du clocher il la loge.

Le temps devient un privilège
l'horloge interdite aux vaincus.
Le temps alors est pris au piège
des seigneurs armoriés d'écus.

Certains jours durent la moitié
d'autres passent en trois secondes
d'autres plus longs qu'un siècle entier
de cent mille ans qui se morfondent.

Un jour quittant le circulaire
soudain le temps s'en va devant
sortant des vieux cadrans solaires
le temps se met en mouvement.

Ailleurs, plus loin, il va courir
qui peut le clouer à distance ?
Il n'arrête pas de mourir
parce qu'aujourd'hui le temps commence.

C'est sûr le temps va quelque part
quel est le marché qui décide ?
N'attendez pas qu'il soit trop tard
le temps risquerait d'être vide...



Le temps des nouvelles technologies

par Philippe MONOT

Philippe MONOT, marié et père de famille, vit dans l'agglomération rennaise. Il travaille dans une entreprise internationale spécialisée dans les réseaux informatiques de pointe. Il poursuit depuis plusieurs années une réflexion sur la foi et les nouvelles techniques de communication.

« Le temps n'est pas un objet de connaissance, mais une dimension de notre être. »

Maurice Merleau-Ponty,
Phénoménologie de la perception, 1976

Frère Jacques dormait. Pourtant l'heure des matines était passée depuis longtemps. Mais lui était là, assoupi, face à un grand sablier, une horloge à eau ou à bougie. Il aurait dû passer la nuit à veiller, retournant son sablier ou rechargeant son horloge à eau, pour garder une notion de l'heure et réveiller, quand il le fallait, le reste de la commu-

nauté. Au lieu de cela, il dormait profondément. En cette période du bas Moyen Âge, il y avait de nombreux frères Jacques dans les monastères d'Europe occidentale. Ils avaient pour tâche de faire respecter un point essentiel de la règle de Saint Benoît : régulièrement, 7 fois par jour, y compris au milieu de la nuit, la communauté devait aller prier, de ces prières que l'on appelait justement les "heures". Il est probable que ce soit dans ce contexte que les premières horloges mécaniques virent le jour, à la fin du XIII^e siècle. Sortes de gros réveils de 50 centimètres de côté, elles étaient censées réveiller le moine qui à son tour, allait sonner les cloches pour la prière. Au cœur du monde chrétien était née une nouvelle technologie qui allait marquer la fin du Moyen Âge, et le début du renouveau des sciences et des techniques.

Première et deuxième figures du temps : formes traditionnelles

Avant la diffusion de l'horloge mécanique, deux conceptions du temps s'opposaient.

D'une part, un temps circulaire, où le futur n'est que répétition du passé, où les temps originaires se rejouent à l'infini, où tout a déjà été vécu. Ce temps-là est une répétition, à l'image des jours, des saisons ou des cycles de la lune. Dans cette perspective, nul n'est besoin de prévoir, nul n'est besoin de s'inquiéter de l'avenir. Tout ce qui sera a déjà été. Nous retrouvons cette perspective dans toutes les civilisations antiques, y compris dans le peuple de l'ancienne alliance : « *Ce qui a été, c'est ce qui sera, ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera : rien de nouveau sous le soleil !* » nous dit le Qohéleth (Qo 1, 9).

D'autre part, le temps se conçoit comme quelque chose de linéaire qui s'écoule du passé vers l'avenir. Le passé y est irréversible. Le futur n'y est pas déterminé, mais au contraire ouvert. À l'échelle des êtres vivants, ce temps va de la naissance à la mort. L'avenir est incertain et nécessite de s'y préparer, d'anticiper. Alors que les hommes du temps circulaire sont plutôt éleveurs et nomades, la culture du temps linéaire pousse à semer pour pouvoir récolter, à bâtir, à s'organiser, à faire des projets. Le peuple de l'Ancien Testament est très



marqué par cette vision linéaire ou historique du temps. Dieu s'incarne, prend sa place, de la création du monde jusqu'au terme du temps, pour vivre avec les hommes une histoire sacrée qui a un commencement et une fin.

Bien sûr, ces deux conceptions du temps, linéaire et circulaire, ne sont pas complètement antagonistes. Elles coexistent, s'ajoutent et se mélangent dans les cultures humaines.

Troisième figure du temps : de l'horloge aux nouvelles technologies

Comme symbolisée par la diffusion de l'horloge mécanique, une troisième forme de temps apparaît. Tout d'abord, l'horloge se met à compter les heures, indépendamment du jour ou de la nuit. La mécanique affranchit l'humain du rythme naturel du jour. Alors que jusqu'au Moyen Âge, les heures avaient une durée variable en fonction des saisons et donc de la durée du jour, l'horloge impose assez rapidement une durée fixe aux heures. De

plus, après avoir compté les heures, l'horloge se met à compter les minutes, puis les secondes, puis des fractions de plus en plus petites de la seconde. La précision horaire devient une valeur. Le temps est compté et recompté aux quatre coins d'un monde en grillagé dans des fuseaux horaires. Ce temps de l'horloge et des nouvelles technologies est un temps qui est extérieur à l'homme, artificiel, et qui lui impose son propre rythme, de plus en plus rapide. Ce temps est celui de la pointeuse, du réveil matin, de la sortie d'école, de l'heure de la réunion, du journal télé, du départ du train, du compteur téléphonique. Combien avons-nous de "marque temps" dans notre habitation ? Montres et réveils bien sûr, mais également radios, magnétoscopes, chaînes hi-fi, téléphones fixes ou portables, thermostats électroniques, appareils photos, cuisinières, etc., nous sommes envahis par ces horloges qui impriment à notre quotidien le rouleau compresseur de ce temps extérieur, régulier, marchand, inéluctable.

Au-delà de sa régularité, le temps de l'horloge et des nouvelles technologies est aussi un temps qui s'accélère continuellement.



Aux mutations technologiques se combinent les mutations économiques, écologiques, politiques, sociétales. Mutations de plus en plus rapides, accélération d'un rythme difficile à suivre et souvent excluant. Violence des signes, des capitaux, des écrits, des images qui tournent sans fin et toujours plus rapidement dans les circuits de millions d'ordinateurs connectés les uns aux autres. Le monde est pris dans cette toile d'araignée gigantesque qui n'a ni centre, ni périphérie. Dans le temps réel des nouvelles technologies, chaque seconde est bourrée d'informations, de données et de calculs. Avec cette rapidité et cette vitesse, les circuits sont de plus en plus courts. L'information et la communication passent des producteurs aux consommateurs directement, de façon quasi instantanée, sans qu'il y ait de sas, d'espace ou de temps de transition. Prenons l'exemple du téléphone. Voici un appel qui arrive. Et me voilà en communication avec quelqu'un que je n'ai pas vu ou entendu depuis des mois et qui appelle de l'autre bout de la France. En une fraction de seconde, nous voilà en relation. Il n'y a pas de sas, de temps intermédiaire, d'attente et de prépara-

tion. La communication est instantanée et immédiate. Chacun devient joignable toujours et partout. Autre exemple avec la télévision qui, en direct, transmet les images de la guerre qui se déroule à quelques milliers de kilomètres. Dans tous les cas, nous sommes passés au temps réel, ou plutôt au temps zéro, au flux tendu. Du coup, les différents moments de la vie se juxtaposent, souvent sans liaison ni cohérence. Le temps est morcelé entre la vie professionnelle, la vie familiale et la vie sociale. Chacune de ces sphères a ses propres règles, sa propre logique, son propre temps et l'on passe de l'une à l'autre bien souvent sans autre transition que le temps d'un métro.

Image et parole

De l'horloge aux nouvelles technologies, cette troisième forme de temps est pour le moins paradoxale. Car au moment où le rythme de notre monde semble s'accélérer et nous violenter, nous avons de plus en plus de temps libre ! Mais au lieu d'utiliser les nouvelles technologies pour vivre une autre relation au



temps, nous nous en servons pour compenser du stress et de la vitesse en nous collant devant la télé, à raison de 3 heures par jour en moyenne ! À moitié hypnotisés, nous ingurgitons des déluges d'images. Dans un environnement d'excès, de surabondance d'images, les messages sont réduits à leur plus simple expression, de façon à frapper notre inconscient, à nous faire vibrer, à nous faire consommer des sensations. Un enfant américain de 12 ans a vu en moyenne 8 000 meurtres et 100 000 actes violents à la télévision ! L'image télévisuelle est souvent sans distance, collant à l'imaginaire de l'homme, court-circuitant une fois de plus les chemins de la digestion, de la rumination et de la lente appropriation. Zapping, illusion et dépendance, nous sacrifions à la religion cathodique pour décompresser du temps toujours plus rapide de nos systèmes mécaniques.

Au temps zéro et à l'image, notre tradition multi-séculaire oppose pourtant le temps des mots et de la parole. Écoute Israël ! Un Dieu qui ne se donne pas à voir, mais à entendre. La parole de Dieu n'est pas une image ! La parole nécessite du temps. La parole peut

s'inscrire dans le respect de l'individu, hors de la violence de l'immédiateté. Alors que l'image scotche et hypnotise, la parole autorise la distance nécessaire à la relation.

Le temps du Sabbat

D'autre part, du peuple de l'ancienne alliance aux premiers chrétiens, l'assimilation de ce qui est vécu passe toujours par un acte de mémoire. Le sens n'apparaît pas dans l'immédiateté, mais plutôt dans une relecture de ce qui s'est passé. Lors de l'exil à Babylone par exemple, le peuple relit l'histoire de l'Exode. De même, ce n'est qu'après la résurrection que les disciples comprennent ce qu'ils ont vécu pendant trois ans avec Jésus. Finalement, l'homme de la Bible, mais aussi l'homme en général, est un grand ruminant ! Il ne peut profiter de ce qu'il ingurgite, il ne peut grandir, qu'en prenant le temps de la relecture, de la mémoire, du recul, de la retraite.

Dans le temps des nouvelles technologies, il nous faut sûrement une bonne dose de maturité pour prendre ce temps de Sabbat. Conti-



nuellement stimulés pour recevoir des sons, des images, des pages Web, des communications, nous sombrons souvent dans une boulimie de relations, de sensations, d'activités ou de passivité spectatrice. Nous faisons du cyberzapping sans discontinuité. Prendre le temps du recul n'est pourtant pas optionnel. Il ne s'agit pas d'y trouver un équilibre de vie, ni une certaine sérénité. Il s'agit, bien plus fondamentalement, de faire accéder à la vie notre être profond, de se constituer sujet humain.

Vers une quatrième figure du temps ?

Nous voilà donc embourbés dans ce troisième temps, ce temps de l'horloge et des nouvelles technologies. Jusqu'à quand pourrons-nous tenir, écartelés tels que nous le sommes entre l'accélération mécanique et la nécessité de "prendre du temps" ? Depuis des millénaires, notre réalité biologique et psychologique n'a pas fondamentalement évolué. Au-delà des changements profonds de nos environnements et de nos modes de vie, nous sommes restés les mêmes. Alors le fossé sem-

ble se creuser entre notre réalité d'êtres vivants et biologiques et le monde de synthèse que nous habitons et qui paraît entraîné dans cette course folle vers le temps zéro.

Or paradoxalement, avec les nouvelles technologies, se dessine peut-être une nouvelle figure du temps, une quatrième dimension, pourrait-on dire. Cette forme du temps est intrinsèquement centrée sur l'homme. Elle lui est intime. Dans le cyberspace, chacun est en relation avec les autres et vit ces relations à son propre rythme. Bien sûr les communications peuvent être immédiates. Mais il n'y a plus d'horloge extérieure qui s'impose à tous. Le but n'est plus de suivre le rythme effréné des communications, mais bien plutôt d'être en relation à son propre rythme, grâce aux nouvelles technologies. Le temps du cyberspace est donc d'abord subjectif, intérieur. Les rythmes individuels se mélangent les uns aux autres, se recomposent et interfèrent. Dans les échanges par courrier électronique, dans les forums, dans les communautés virtuelles, au travers des jeux de rôles électroniques (MUD, MOO, etc.), ou d'autres modes relationnels que les nouvelles technologies nous offriront,



le rythme des échanges est d'abord celui de chacun des intervenants. Le temps y coule en fonction de chacun et de tous. Dans ce monde, il n'y a plus d'horaire de train, puisque les relations se font à distance, sans se déplacer. Il n'y a plus de journal de 20 heures à la télé, puisque l'information est disponible à la demande, à l'heure que chacun choisit. Ce temps-là n'est donc pas seulement l'accélération finale. Ce n'est pas simplement la vitesse infinie. C'est plutôt la création d'un nouveau mode temporel, qualitativement différent.

Bien sûr, le temps du cyberspace n'est aujourd'hui qu'embryonnaire, émergent. Verra-t-il réellement le jour ? Si tel est le cas, il nécessitera d'adapter nos modes de vie, y compris dans l'Église.

En tout cas, il ne remplacera pas les formes du temps que nous avons évoquées précédemment. Aucune des formes du temps ne chasse l'autre. Nous percevons tous le temps comme à la fois circulaire, linéaire, extérieur et subjectif. Chacune de ces formes se juxtapose aux autres.



Rythme de la vie et temps liturgique

par Michel SCOUARNEC

**Michel SCOUARNEC est prêtre
du diocèse de Quimper.
Formateur diocésain, conseiller de la
radio diocésaine, il est aussi directeur
de la collection *Vivre, Croire, Célébrer*
des Éditions de l'Atelier.**

LE TEMPS LITURGIQUE AU FIL DE LA BIBLE

Et Dieu créa le temps...

Au commencement, dit la Bible, n'existait qu'une continuité informe et vide... Dans le premier récit de la création, rédigé sans doute vers le 6^e s. avant JC, la création du monde, des vivants, est rythmée par la créa-



tion du temps, comme durée discontinue, faite de séparations et d'alternances.

Au premier jour

« Dieu sépara la lumière des ténèbres. Dieu appela la lumière : "jour" et il appela les ténèbres : "nuit". Il y eut un soir, il y eut un matin : ce fut le premier jour » (Gn 1, 3).

Dès le premier jour apparaît un temps rythmé : à deux temps, mais aussi à quatre temps : le jour et la nuit, et pour passer de l'un à l'autre un soir et un matin.

Au quatrième jour

« Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour de la nuit ; qu'ils servent de signes pour marquer les fêtes, les jours et les années... Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour régner sur le jour, le plus petit pour régner sur la nuit. Il fit aussi les étoiles... » (v 14-19)

Le temps se complexifie de plus en plus, car chaque luminaire (y compris les étoiles)

possède son cycle : celui du soleil, des deux grandes saisons (l'été et l'hiver et leur solstice), avec aussi deux saisons intermédiaires comme un soir et un matin (l'automne et le printemps avec leur équinoxe), celui des étoiles enfin avec leur complexe révolution. Le temps s'humanise car ces cycles servent de base aux calendriers humains. Ils servent à marquer les fêtes, au rythme des jours, des mois et des années. Des fêtes liées aux astres eux-mêmes ainsi qu'à leur effet sur la vie de la nature, des animaux, des humains : semailles et moissons, fécondité et transhumanes, saisons de la vie humaine...

Au septième jour

Après avoir créé l'homme et la femme à son image et ressemblance, « ... le septième jour, Dieu avait achevé l'œuvre qu'il avait faite. Il se reposa le septième jour, de toute l'œuvre de création qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour et le consacra... » (2, 1-4)

En bénissant le septième jour, Dieu achève en quelque sorte de créer le temps. Le



rythme qui porte le plus spécifique de la marque divine dans la Bible est le rythme hebdomadaire, avec le don d'un jour béni, d'un jour de repos, d'abstinence et de délice. Ce jour s'inscrit déjà dans un contexte d'Alliance, car il est comme la signature du créateur, et le rappel pour les créatures que toute la création et tout le temps sont un don gratuit de Dieu. Un jour où l'homme est convié lui aussi à la bénédiction et à l'action de grâce. Un jour pour faire mémoire des dons de Dieu dont la Genèse ne raconte que les commencements.

Avec ce septième jour, "sabbatique", apparaît le temps liturgique dans le premier testament. Un temps consacré à la louange gratuite, qui est la marque divine dans l'homme, et à la mémoire fondatrice qu'il faut garder vive : tout le créé est le fruit d'un don de pure grâce et bienveillance, d'un excès. Créé à l'image de Dieu, l'homme a pour vocation de bénir et d'accomplir des œuvres bonnes. Vocation d'homme libre, fait pour le repos et non l'esclavage du travail, encore moins le profit à tirer d'autres êtres humains esclaves. Le qualificatif de sabbatique va s'étendre au

long de la Bible à la septième année d'un cycle de sept années, à la cinquantième d'un cycle de sept semaines d'années, aux 10 jours de la fête annuelle de *Yom Kippur* (Le "grand sabbat") marquée par une démarche de repentir, de pardon, sous le regard du jugement divin.

Et Dieu fit alliance...

L'Alliance avec Abraham constitue une étape décisive. Dieu se rend solidaire de l'histoire d'un homme et de sa descendance. Une histoire généalogique : Dieu est fidèle d'âge en âge, de génération en génération. Une histoire mouvementée aussi, qui n'est pas écrite à l'avance. Elle est marquée par des crises, des avancées et des reculs. Parmi les crises, certaines seront décisives, notamment celle de la Pâque et de l'Exode. La fidélité de Dieu s'y manifeste de manière exemplaire : il sauve et libère son peuple de l'esclavage, lui fait traverser la mer et le désert, lui donne une terre et un pays, et par dessus tout, renouvelle son alliance avec lui par le don de la Loi. Cet



événement de la Pâque et de l'exode va marquer en profondeur le sens des fêtes liturgiques d'Israël au rythme de son calendrier.

Après le sabbat, temps de bénédiction pour la création, voici la fête pascale, temps pour faire mémoire de l'événement fondateur par excellence de l'Alliance entre Dieu et le peuple qu'il a libéré. Événement fondateur au sens le plus fort du terme, puisqu'il fonde une situation de salut, de liberté pour toutes les générations. Après le don/présent de Dieu que constitue la création, voici le don/présent de la libération.

Et l'Éternel établit sa demeure dans le temps

L'événement Jésus Christ, inouï, immaîtrisable, opère dans l'histoire une rupture. Impossible de penser le temps comme avant. L'irruption de l'Éternel dans l'histoire humaine en son Fils, oblige à reconsidérer le temps liturgique. C'est désormais chaque instant, chaque heure, chaque jour, chaque année de l'histoire qui deviennent temps de bénédic-

tion, temps de grâce et de libération à recevoir, à rendre et à faire, temps de salut et temps favorable... Le culte n'est pas aboli, au nom de la différenciation nécessaire qui rythme l'existence humaine en toutes ses dimensions. Mais il a pour fonction première de signifier que tout est grâce et que prévaut désormais le culte spirituel de l'instant "présent". (Ro 1, 1-2) « *Soyez toujours dans la joie,... rendez grâce en toute circonstance...* » 1 Thes 5.

« L'instant est un "présent" de Dieu, il exprime la "présence" permanente et active de Dieu qui se rend présent à son peuple... L'éternité n'est donc pas une durée intemporelle indéfinie ; l'éternel n'est pas "après" le temps, elle est "dedans", lui conférant sa véritable dimension, qui est la présence de Dieu au devenir... Nous redisons chaque matin que le soleil se lève, alors que c'est notre terre qui se rend présente chaque matin au soleil, centre de son système d'existence. Ainsi en va-t-il de l'acte cultuel de l'Église. Désormais le Christ est le centre du "système" chrétien, il est celui dont tous dépendent et de qui tous



*reçoivent la vie. On pense spontanément que chaque célébration re-présente l'acte de Jésus vivant et mourant pour tous les hommes, mais nous savons fort bien que seul l'inverse est vrai. Chaque fois, je me rends présent au sacrifice de Jésus qui, tout en demeurant un acte ponctuel et unique du passé, a une dimension supratemporelle et me permet de me rendre présent à lui à travers l'épaisseur de ce temps qui, pour moi, s'écoule sans cesse et sans pitié. » (X. Léon Dufour, revue *Étude*, 1981.)*

LES RYTHMES DE LA VIE

Au commencement était le rythme, a-t-on dit. Mais comment définir le rythme ? Il désigne des réalités plurielles suivant qu'il est employé dans les domaines de la musique, de la poésie, de la biologie, de l'histoire, de la vie sociale. Globalement on a pu dire qu'il désigne des phénomènes auxquels on peut attribuer au moins deux des qualités suivantes : "Structure, périodicité, mouvement". Nous

nous limiterons à des remarques générales sur les rythmes de la vie et leur rapport au temps liturgique chrétien.

Le rythme des jours, des marées et des saisons

Il est structuré, périodique. Mouvement perpétuel du retour prévisible de réalités cycliques. Mouvement linéaire aussi du déroulement des saisons de la vie de chacun, de la naissance à la mort sur fond de crises et de passages. Mouvement de l'histoire qui avance en spirale, bégaie parfois, mais ne se réduit jamais à l'éternel retour du "même". Dans les pays de l'hémisphère Nord, la liturgie épouse le rythme des saisons et des jours. La prière des heures rythme le déroulement des jours et des nuits, et les temps de l'année liturgique épousent pour une part la couleur des saisons. (On mesure les décalages dans l'hémisphère Sud des cycles de Pâques et de Noël.)

Mais le temps liturgique se veut pédagogique : il se démarque d'une perspective de sacralisation des astres, des lieux, des cycles



de la vie et de la mort. Le temps liturgique est un temps orienté : on y fait mémoire d'événements fondateurs d'une situation actuelle de salut, en attendant un achèvement lorsqu'advient le Royaume. Et on y célèbre l'aujourd'hui de l'histoire : celle du monde, de l'humanité et de chacun dans la singularité de son chemin, de son devenir. C'est un temps mémorial et non anniversaire. La première fête chrétienne est la Pâque dominicale, célébrée chaque premier jour de la semaine et non pas le jour anniversaire de la mort du Christ. Le temps chrétien est pascal. Chaque instant de sa vie est passage et traversée. Dans la mesure où il meurt à lui-même et se donne à autrui, dans la mesure où il fait ainsi en mémoire du Christ ce que lui-même a réalisé au moment d'être livré et de donner sa vie pour la multitude.

En période de Chrétienté, l'Église avait, par souci d'inculturation, opéré un collage entre les rythmes des saisons de l'année et de la vie, et le calendrier liturgique ainsi que la célébrations de certains sacrements. Comme elle régissait la vie sociale, elle en rythmait aussi le déroulement. Par exemple, aux grands rites

de passage des quatre saisons de l'existence – naissance, puberté, mariage, décès – correspondaient le baptême, la première communion, le mariage et l'extrême-onction. Dans une culture agraire prédominante, il y avait un lien étroit entre les travaux et les fêtes.

« De même qu'ils ont leurs rites, les villageois ont leur calendrier agraire greffé sur le calendrier liturgique, comme on sait. On engage les domestiques à la Saint-Jean, les foins battent leur plein de la Saint-Jean à la Madeleine, et les moissons, de la Sainte-Anne à l'Assomption (la "mi-août"). On renouvelle les baux à la Saint-Michel (29 septembre), qui marque aussi les dernières chaleurs (l'"été de la Saint-Michel"); toutefois on peut encore avoir de beaux jours jusqu'à l'"été de la Saint-Martin" (le 11 novembre), mais attention, car "l'hiver va droit son chemin quand il vient à la Saint-Martin", et "à la Saint-Clément, ne sème plus de froment" (le 23 novembre). Après l'hiver, les "saints de glace" (saint Mamert, saint Pancrace et saint Servais, les 11, 12, et 13 mai) balisent les dernières gelées, si nuisibles aux arbres fruitiers. On sait



qu' "à la Sainte Catherine, tout bois prend racine", on greffe en principe les pommiers le lundi de Pâques, etc, tout cela dépendant aussi du temps et de l'état de la végétation. » (Y. Lambert, Dieu change en Bretagne. Cerf 1985, p. 41).

Des bouleversements et des brouillages

Les rythmes du travail, du repos, des loisirs

De nouveaux modes de vie ont transformé les manières de vivre le temps. Les rythmes de la nature ne sont plus seuls à marquer l'existence. Le travail industriel et technique, les nouveaux modes de communication ont contribué à la mobilité, l'accélération, l'éclatement du temps. Le monde rural a vu fondre ses populations et s'industrialiser ses méthodes de travail. Pour lui, comme pour tous ceux qui vivent et travaillent dans l'espace urbain, de nouveaux rythmes sont apparus, liés surtout aux conditions de la vie ouvrière, ur-

baine, et à la scolarisation généralisée. Une double alternance marque ces rythmes : temps de travail et temps de repos/loisir/vacances d'une part, et lieu de travail/lieu de repos loisir/vacances d'autre part. Le rythme de la semaine a évolué : le dimanche est devenu "week-end" s'étalant sur deux ou trois jours, et le rythme de l'année s'est adapté aux périodes des congés. Et tout cela donne lieu à des migrations impressionnantes de populations, entraînant des recompositions plus ou moins régulières du tissu social.

Des calendriers pluriels

D'autres calendriers que celui de l'Église se sont mis en place dans l'espace social français. D'une part, ceux des fêtes laïques, républicaines, dont l'Église n'a ni la charge ni le contrôle, même si elle peut y être associée (le 11 novembre par exemple). D'autre part les calendriers d'autres religions (juive, musulmane, asiatique...) dont les adeptes vivent en France. En cette fin de siècle et de millénaire, l'Église catholique n'est plus en situation d'englobante.



Un autre calendrier s'est glissé parmi les autres, tantôt s'appuyant sur eux (Noël), tantôt les récupérant allègrement (St Valentin pour les amoureux et St Félix pour les chats et leur nourriture...), tantôt remettant au goût du jour des fêtes archaïques telles Halloween (survivance de la fête de Samain, premier l'an celtique, commencement de la saison noire de l'hiver), tantôt inventant des fêtes des mères, des pères... Un calendrier pour marchandiser le merveilleux et aiguïser les motivations d'une clientèle. Il se sert de tout pour rythmer des campagnes commerciales et vendre, puisque tel est l'impératif absolu.

Remarques devant ces bouleversements

Ces bouleversements invitent les chrétiens à repenser le rapport entre temps liturgique et les rythmes de vie qui sont les leurs, aussi bousculés et morcelés que ceux de tous. Nous indiquons brièvement quelques pistes.

Redécouvrir le sens du temps liturgique chrétien et son originalité par rapport à d'autres conceptions laïques ou religieuses. Pour beaucoup, certaines fêtes du calendrier apparaissent exotiques. Les termes abstraits d'Ascension, d'Assomption, d'Immaculée Conception sont incompris et sans résonance spirituelle. La fête de Pâque revêt moins d'importance pour beaucoup que celle de Noël.

Aucune Église, aucune religion ne peuvent se contenter aujourd'hui de leur propre calendrier, puisque leurs membres sont des citoyens à part entière, dans une société plurielle. Chacun, s'il se dit appartenir à une Église, une religion, se doit de s'approprier la signification de son calendrier, et des diverses fêtes qui le rythment. C'est pour lui un moyen important de s'identifier, et d'exprimer sa différence. Et dans un contexte culturel pluraliste, compte-tenu des avancées de l'œcuménisme, du dialogue interreligieux, il est nécessaire que chacun s'ouvre aux autres, s'intéresse à leur calendrier, et partage éventuellement certaines fêtes avec eux. Tout cela peut donner lieu à des ouvertures à la différence, et aussi se révéler stimulant. La rencontre et le dialo-



gue avec l'autre peuvent s'avérer un excellent stimulant pour se réappropriier son propre patrimoine et sa propre tradition, et pour aller plus loin que les coutumiers liés aux fêtes chrétiennes.

Redécouvrir le sens et les enjeux des pratiques liturgiques, non seulement comme des pratiques culturelles obligatoires, mais des participations à des assemblées liturgiques vivantes. L'expression "croyant mais pas pratiquant", si courante aujourd'hui, autant pour les citoyens vis-à-vis de certaines pratiques (électorales, par exemple ou festives) que pour beaucoup de catholiques, est l'indice de mentalités individualistes qui s'imaginent que la démocratie ou la foi sont une affaire d'opinion privée.

Faire des propositions adaptées aux rythmes de vie. Temps forts d'une communauté croyante, temps ordinaire... Temps forts de l'année scolaire, des congés... L'année liturgique offre la possibilité d'introduire de la variété dans les célébrations. Il importe d'en

tirer parti au maximum. Il y a un temps pour les gros investissements liturgiques, notamment pour le cycle du Carême et de la cinquantaine pascale, et le cycle de l'Avent-Noël-Épiphanie. Mais il y a aussi à beaucoup entreprendre pour que les dimanches dits "ordinaires" ne sombrent pas dans la monotonie, puisque justement la dimension extraordinaire du mystère chrétien réside dans le fait que Dieu s'est immergé en son Fils dans le plus ordinaire et le plus quotidien de l'histoire humaine. Ils demandent sans doute un moindre investissement. Peut-être la règle première de ces dimanches-là sera de bien faire ce qui est habituel. Mais beaucoup d'éléments peuvent contribuer à leur donner du relief. D'abord, le cycle des lectures des Années A, B, C, qui permettent de parcourir respectivement les évangiles de Matthieu, Marc et Luc. Puis les événements de l'actualité dans le monde et l'Église, qui leur donnent une couleur particulière. Enfin, le rythme des saisons et celui de la vie sociale, qui affectent l'histoire de chacun : le travail et les loisirs, les rentrées et congés scolaires, etc.

L'incompréhensibilité de Dieu (suite)

Présentation
par
Jean-Marie PLOUX

Né vers 1260 à Hochheim, en Thuringe, Eckhart entre chez les dominicains d'Erfurt vers 1275. Il fait ses études à Cologne. En 1293 il est au couvent Saint-Jacques à Paris. Sa vie se partagera entre l'enseignement universitaire, les responsabilités dans son ordre et la prédication et l'enseignement spirituel, particulièrement aux dominicaines. Il fera le va et vient entre Cologne, Paris et Strasbourg. Son enseignement audacieux sera l'objet de controverses et à la fin de sa vie, il devra faire face à l'inquisition qui obtiendra de Jean XXII une condamnation de propositions présentées abusivement comme ses thèses (1329). Mais Eckhart est sans doute mort à Avignon deux ans avant. Son œuvre fut continuée par les dominicains Tauler (1300-1361) et Suso (1295-1366).

Dans son exhortation à Timothée (1 Tim 6, 14-16), Paul parle de :
« La manifestation de notre Seigneur Jésus Christ, que fera paraître aux temps fixés le bienheureux et unique Souverain,

*le Roi des rois et Seigneur des seigneurs,
le seul qui possède l'immortalité,
qui habite une lumière inaccessible,
que nul homme n'a vu ni ne peut voir,
À lui gloire et puissance éternelle. »*

Maître Eckhart s'appuiera souvent sur ce texte et, dans la ligne du Pseudo Denys, distinguera lui aussi ce qu'il appelle la *déité* qui est Dieu dans son essence inaccessible, sa face lumineuse, éblouissante si l'on peut dire, dont on ne peut parler que de manière négative et *Dieu*, qui est sa face d'ombre pour nous, son *dos*, dit l'Écriture, (Ex 33, 23) dans la mesure où la déité se manifeste dans la relation Trinitaire et, par elle, est en rapport avec nous. C'est pourquoi il aura cette formule extraite du sermon 52 que nous allons citer : « Quand je reçus mon être créé, j'eus un Dieu ; car, avant qu'il y eût des créatures, Dieu n'était pas Dieu, Il était ce qu'il était. » Plus loin Eckhart énonce : « Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas non plus ; que Dieu soit Dieu, j'en suis une cause. Si je n'étais pas, Dieu ne serait pas Dieu. »¹ Il est "Dieu" *pour nous*. Mais en lui-même nous ne savons pas qui Il est (Ex 3, 13-14). « Il est un être suréminent et un Néant suressentiel. »

1. De telles formules ont évidemment séduit Hegel !

Or, si l'origine de tout est en Dieu, la fin ultime de toute créature se trouve aussi en Dieu. « *Il n'y a pour nous qu'un seul Dieu, le Père, de qui tout vient et vers qui nous allons, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui tout existe et par qui nous allons* » (1 Co 8, 6).

« *Quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous* » (1 Co 15, 28).

Ainsi l'accomplissement de l'homme tient dans la coïncidence de son être-homme, livré à sa liberté, avec sa vocation à être-en-Dieu. Mais alors, en la pointe ultime de son chemin qui est la *Déité* même, l'homme n'est plus que pure vacuité. Pour saisir la portée du texte proposé, il faut comprendre que *la Déité* (Dieu en lui-même) étant au-delà de tout, l'homme ne peut y accéder qu'en étant lui-même au-delà de tout. Au-delà de toute volonté, de tout savoir, de toute jouissance. Dans une essentielle pauvreté. En ce sens, toutes les médiations pour atteindre Dieu doivent être traversées et dépassées car si on s'accroche à elles, alors elles font obstacle à Dieu. Quel est donc le terme – sans fin – de la voie mystique ? C'est que l'homme se libère de toute représentation de Dieu pour accéder à la *Déité* et que, par là, la *Déité* soit accomplie. Autrement dit, le portrait de l'homme détaché de tout qu'esquisse ici Maître Eckhart n'a de sens que par *l'Incompréhensibilité* de Dieu à laquelle il nous renvoie. L'ori-

ginalité d'Eckhart est de proposer à celles et ceux qui l'écou- tent, de réaliser dans leur existence ce point ultime de leur destinée et donc de se fondre en Dieu. « *Avec le Christ je suis un crucifié ; je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi. Car ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi* » (Ga 2, 20).

« La Béatitude ouvrit sa bouche pleine de sagesse et dit : "*Bien- heureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux.*" [...]

D'aucuns m'ont demandé ce qu'est en soi la pauvreté et ce qu'est un homme pauvre. Je vais leur répondre.

D'après l'évêque Albert, un homme pauvre est celui qui ne trouve satisfaction en rien de ce que Dieu a créé ; et cela est bien dit. Mais nous, nous disons encore mieux et nous prenons le mot pauvreté dans un sens encore plus élevé : Celui-là est un homme pauvre qui ne veut rien, ne sait rien et n'a rien. [...]

Nous disons d'abord que celui-là est un homme pauvre qui ne veut rien. Ce sens est mal compris par certaines gens, par ceux qui, en faisant pénitence et en se livrant aux exercices exté- rieurs, ce qu'ils estiment fort, restent attachés à leur être pro- pre. Dieu les ait en pitié de connaître si peu de choses de la Vérité divine ! [...]

Tant que l'homme est encore dans la disposition d'accomplir la très chère volonté de Dieu, il ne possède pas cette pauvreté dont

nous voulons parler ; car cet homme a encore une volonté, par laquelle il veut satisfaire la volonté de Dieu, et ce n'est point là la vraie pauvreté.² Car, pour posséder vraiment la pauvreté, il faut que l'homme reste aussi vide de sa volonté créée qu'il le faisait au moment où il n'était pas encore.³ Je vous le dis, en effet, par la Vérité éternelle : Tant que vous avez encore la volonté d'accomplir la volonté de Dieu, tant que vous avez encore le désir de l'éternité et de Dieu, vous n'êtes pas pauvres. Car celui-là seul est un homme pauvre qui ne veut rien et ne désire rien. [...]

Pauvre en second lieu est l'homme qui ne sait rien. Nous avons dit parfois que l'homme devrait vivre comme s'il ne vivait ni pour lui-même, ni pour la Vérité, ni pour Dieu.⁴ Mais mainte-

2. Écartons tout malentendu : il est bien clair que pour Maître Eckhart ce détachement de sa propre volonté est au-delà et non en deçà du désir d'accomplir la volonté de Dieu. Comme le dit l'Évangile, c'est quand vous aurez accompli tout votre service que vous vous direz : nous sommes des serviteurs inutiles... et non en vous croisant les bras. Eckhart n'est pas l'apôtre des "belles âmes" et des "mains pures" qui sont le masque de l'égoïsme et de la paresse. Il vise le détachement au-delà de l'attachement et à travers lui. En Dieu comme en l'homme, c'est une pensée de l'*au-delà* qui implique un *passer par là* (Ce "par-là" c'est, pour Dieu, le Verbe qui s'est fait chair et c'est, pour l'homme, l'amour concret des frères.).

3. Dans la perspective philosophique d'Eckhart, l'âme préexiste en Dieu avant d'entreprendre son pèlerinage charnel à la conception et à la naissance de l'homme. C'est dans l'état d'humanité qu'elle est douée de volonté pour faire retour à Dieu en assumant la chair.

4. On trouve là une belle expression de cette *gratuité* sur laquelle on met tant l'accent aujourd'hui en parlant de Dieu et de sa relation à l'homme.

nant nous parlons autrement et nous irons plus loin en disant : Pour arriver à cette pauvreté, l'homme doit vivre de telle manière qu'il ne sache pas même qu'il ne vit ni pour lui-même, ni pour la Vérité, ni pour Dieu. Bien plus : Il faut qu'il soit à tel point vide de tout son propre savoir qu'il ne sache, ni ne connaisse, ni ne sente que Dieu vit en lui. Plus encore : Il faut qu'il soit vide de toute connaissance qui pourrait encore vivre en lui. [...] Qu'il laisse opérer Dieu ce qui Lui plaît ; lui n'a qu'à rester vide. [...]

En troisième lieu est pauvre l'homme qui n'a rien. Nombreux sont ceux qui ont soutenu que la perfection consiste à ne plus posséder aucun bien matériel du royaume terrestre ; et cela est vrai en un sens précis : ceux qui y parviennent de leur plein gré. Mais ce n'est pas ce sens que j'ai à l'esprit. [...]

J'ai souvent dit, et de grands maîtres le disent également, qu'il faut que l'homme soit vide de toutes choses et de toutes œuvres, intérieures aussi bien qu'extérieures, au point de pouvoir être un lieu propre pour Dieu, où Dieu puisse opérer. Mais aujourd'hui nous disons autre chose. Quand la situation est telle que l'homme soit libéré de toutes les créatures, de lui-même et de Dieu, et qu'il reste néanmoins en lui un lieu où Dieu puisse trouver à opérer, nous disons : Tant qu'il en est ainsi en cet homme, il n'est pas encore pauvre de la plus extrême pauvreté. [...] Il n'y a vraiment pauvreté en esprit que

lorsque l'homme est à tel point libéré de Dieu et de toutes ses œuvres que Dieu, s'Il voulait opérer dans l'âme, devrait être lui-même le Lieu de son opération. Or, cela Dieu le fait volontiers. En effet, si Dieu trouve l'homme en cette pauvreté, alors Dieu *est* en opérant sa propre opération, et l'homme *est* en souffrant Dieu en Dieu. [...]

Tant que l'homme conserve encore en lui un lieu quelconque, il conserve aussi quelque distinction. C'est pourquoi je prie Dieu de me libérer de Dieu. [...] Alors Dieu est un avec l'esprit, et cela c'est la plus extrême pauvreté que l'on puisse trouver. »

Mais nous concluons avec Maître Eckhart : « Que celui qui ne comprend pas ce discours ne se mette pas martel en tête. En effet, tant que l'homme n'est pas semblable à cette Vérité, il ne peut comprendre ce discours, car c'est une vérité sans voile qui est sortie directement du cœur de Dieu. Puisseons-nous vivre de façon à l'éprouver éternellement, avec l'aide de Dieu ! Amen. »

Sermon 52. Eckhart.

Traité et Sermons.

Traduction de Alain de Libera,
GF-Flammarion 703, 1993,
pp. 348-355.



Michel SERRES

Variations sur le corps

Éditions Le Pommier, 1999.

Le succès médiatique des sports de compétition focalise les regards sur les exploits des champions d'un jour ou d'une saison, sur ces quelques personnes qui améliorent de façon continue les performances de l'espèce. Et l'on risque d'oublier un peu vite de quoi est capable le corps du citoyen ordinaire dans son quotidien. Un oubli aggravé par la place trop importante que

nous accordons à la pensée et à l'abstraction. C'est pour rompre cette amnésie que le philosophe Michel Serres a écrit ces "Variations sur le corps", un très beau livre, original dans son propos et dans sa présentation.

Le corps méprisé et oublié

Nous avons hérité de nos ancêtres une perception négative du corps.

Pour une raison pratique tout d'abord : c'est que le plus souvent ce dernier se rappelle à nous par les difficultés que nous avons à le maîtriser ou par les souffrances qu'il engendre. Nous vivons aujourd'hui une véritable révolution dans ce domaine et le succès des traitements contre la douleur rendent le compagnonnage plus harmonieux, mais le corps reste une réalité qui s'impose à nous de façon parfois sévère. L'autre raison est plus théorique : dans la tradition philosophique occidentale, le corps a été assimilé à la matière dans son opposition à l'esprit. La matière est le lieu du changement, de la corruption, de la servitude, alors que l'esprit permet l'accès à l'intelligible, à l'immuabilité, à la liberté. Chez Descartes encore, on voit l'esprit se différencier du corps machine. Si salut il y a, c'est du seul esprit qu'il est attendu face à la résistance que lui oppose le corps.

Michel Serres nous invite à tordre le cou à ce dualisme fâcheux et à rendre au corps la place éminente qui est la sienne dans chacune de nos vies. C'est un montagnard qui parle et le premier chapitre du livre évoque avec finesse ce qui se joue au moment de l'ascension, sur la paroi escaladée ou lors de la descente.

Peut-être est-ce le mécanisme d'acquisition de nos mouvements ou de nos postures physiques qui peut nous aider à comprendre pourquoi nous avons relégué le corps au second plan. La capacité acquise, nous oublions en effet le long processus d'apprentissage qui l'a permise et elle nous devient naturelle, inconsciente. Ainsi en est-il de la marche mais aussi de tous les gestes qui rendent possible notre vie quotidienne, ou encore des mouvements que nous avons appris dans le cadre d'une discipline sportive ou de notre métier. Et heureusement que nous

n'avons pas à repenser toutes les opérations que nous effectuons quotidiennement et qui sont, en fait, le fruit d'un long apprentissage. L'habitude nous laisse libres de penser à autre chose mais elle engendre aussi cette discrétion qui nous le fait oublier.

On aboutit ainsi à ce paradoxe que le corps se fait oublier au moment où il est le plus performant, au moment où il manifeste pleinement la réussite d'une conquête laborieuse qui disparaît de notre mémoire. Ce n'est que lorsqu'un incident se produit et que nous ne pouvons plus faire ce que nous faisons spontanément, que le corps se rappelle à nous. C'est aussi ce qui se passe lorsque la vieillesse rend nos mouvements moins souples et nous rappelle tout ce qui était acquis. L'auteur oppose la discrétion du corps à l'arrogance du verbe. On ne triche pas avec le corps comme on peut

le faire avec les mots. La rupture de l'équilibre en montagne est immédiatement sanctionnée par la chute, plus rapidement que les mensonges élaborés par le démagogue !

Ce que peut le corps

La place que nous avons accordée au verbe ou à l'abstraction fait oublier la qualité et la complexité du développement du corps. M. Serres avait déjà écrit un ouvrage sur les sens et il rappelle ici à quel point l'entraînement et l'affinement de la sensibilité dans toutes ses dimensions sont à la source d'une haute culture. Il montre par ailleurs toute l'importance du corps à la genèse de nos savoir-faire et de nos connaissances. L'éveil de l'enfant au monde se fait dans le mimétisme des comportements qu'il observe autour de lui. L'acquisition du langage oral est une affaire du

corps tout autant que celle du langage écrit, qui suppose une perception claire des formes et une aptitude de la main à dessiner les caractères. L'auteur dédie son ouvrage à ses professeurs de gymnastique, à ses entraîneurs et à ses guides de haute montagne, qui lui ont "appris à penser". L'investissement du corps précède et rend possible toute genèse de l'abstraction mais, là encore, la phase d'apprentissage a rejoint l'inconscient.

S'il y a une liberté humaine, c'est bien dans le corps qu'elle se manifeste en premier lieu et dans les métamorphoses dont il est capable. Ce sont les métamorphoses de l'enfant qui apprend peu à peu à se débrouiller, mais ce sont ensuite les transformations qui s'opèrent quand nous développons la pratique d'un sport ou lorsque nous essayons d'acquérir un savoir-faire manuel. Notre corps apprend des

mouvements très complexes grâce à un effort assidu. Tout n'est pas possible et les limites du corps se rappellent évidemment à notre souvenir, mais ce dernier est capable de développements parfois insoupçonnés et de dépassements que nous n'imaginions pas. L'équilibre que nous avons acquis dans la posture verticale nous semble aller de soi. Il résulte en fait d'un long apprentissage de l'espèce au moment où nous nous sommes redressés et, au quotidien, il est encore rendu possible par un exercice constant de nos muscles, qui corrigent de façon permanente la posture du corps face aux modifications de l'environnement. Le cœur lui-même a un rôle régulateur qui nous échappe mais qui est constant.

Ce livre rend donc la parole au corps, il lui restitue sa place éminente. À l'originalité de ce propos répond la qualité de la présentation. Une iconographie superbe

montre en effet de quoi est capable le corps. Tableaux, sculptures, dessins ou photos montrent les corps en lien avec la réflexion à laquelle nous convie M. Serres. C'est un livre à lire – le style de l'auteur n'est d'ailleurs pas toujours très facile – mais aussi un livre à regarder. Texte et document s'appellent l'un l'autre de façon remarquable.

Michel Serres propose une interprétation inédite de la transfiguration, de la transsubstantiation ou de l'extase, mais plus profondément encore son ouvrage peut nous rejoindre dans notre foi en un Dieu "incarné". Contre toutes les tentatives de "spiritualisation" qui cherchent à réduire ou minimiser la dimension matérielle et corporelle de Jésus, il faut redire l'aspect historique de la foi. Ce livre suggestif peut nous y aider.

Présenté par
Nicolas RENARD

Le huitième sacrement

Itinéraire insolite d'un prêtre bûcheron (Éd Desclée de Brouwer, 2000, 110 F)

Jean CHESSERON
Pierre VILAIN

Fils de paysan, prêtre du diocèse de Poitiers, compagnon de la Mission de France et membre des équipes associées, Jean Chesseron a réalisé son rêve : après de nombreuses étapes, dont celle de la maladie, il est devenu bûcheron en Bourgogne, à proximité du Carmel de Mazille. C'est son itinéraire insolite qu'il raconte dans ce livre préfacé par Albert Rouet et écrit en collaboration avec Pierre Vilain. Vivre l'Évangile à hauteur d'homme, dans la proximité avec les plus démunis, tel est le secret de Jean, bien résumé par le titre de l'ouvrage : *Le huitième sacrement*.



Le Dieu des pauvres

(Collection La Bible Tout Simplement. Les éditions de l'Atelier, 2000, 85 F)

Claude WIÉNER

prêtre de la Mission de France

Cela fait plus de cinquante ans que Claude Wiéner lit, traduit et travaille la Bible, liant cette compétence et cette passion à un engagement auprès des pauvres et des exclus. Ce livre nous invite à revenir aux sources de notre Tradition, à parcourir l'Ancien et le Nouveau Testament pour découvrir comment le Dieu de la Bible est le Dieu des pauvres, comment le Christ témoigne de cette préférence de Dieu et comment les Chrétiens sont invités à suivre un chemin où la pauvreté est inséparablement misère à combattre et attitude spirituelle à chercher. Un livre documenté où l'on retrouve la compétence de l'exégète et la clarté du pédagogue.



Abonnements "Jeunes"

Nous proposons des abonnements promotionnels pour des jeunes de moins de 35 ans non-abonnés au prix de 100 F.

Je souscris un "abonnement jeunes" pour :

NOM _____	Prénom _____
Adresse _____	

Age _____	Tél (facultatif) _____

NOM _____	Prénom _____
Adresse _____	

Age _____	Tél (facultatif) _____

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de "*Lettre aux Communautés*".

Ci-joint un chèque bancaire postal de : _____ F.

A renvoyer à : LETTRE AUX COMMUNAUTÉS / MDF - BP 101 - 94170 LE PERREUX/MARNE.